

M. CASEVITZ

38, rue Broca, Paris 5e

F. SKODA

25, rue des Ecoles, Paris 5e

UDC 807.5 — 541.2

## DE BRIC ET DE BROC: BRIC-A-BRAC ETYMOLOGIQUE (Recherches sur des radicaux onomatopéiques en grec ancien)

**S u m m a r y:** M. Casevitz first studies the onomatopoeic terms in  $\beta$ - and shows that there existed, in ancient times, simple onomatopoeias expressing natural sounds, on which extended forms are built. Some extended onomatopoeias have been assimilated, in Greek language, to the regularly alternating radicals. Lastly, more complex bases have been used, giving many derivatives. F. Skoda then shows that some names of the throat and trachea are expressive words. Every one, if individually considered, is difficult to explain; but, if included in a morpho-semantic field, these anatomical terms become analysable.

L'importance de l'onomatopée dans la langue n'est plus à démontrer\*. En grec ancien, comme dans d'autres langues, anciennes ou modernes, les onomatopées proprement dites<sup>1</sup> se laissent aisément discerner mais „sont en nombre relativement restreint,“<sup>2</sup>. A ces termes imitatifs, clairement reconnaissables, s'adjoignent de nombreuses formes expressives qui, communiquant des impressions sonores<sup>3</sup> ou, parfois, visuelles<sup>4</sup>, suggèrent plus qu'elles n'imitent et dont la signification dépend de l'intention du locuteur.

\* La première partie de cet article est due à M. Casevitz, la seconde à F. Skoda.

<sup>1</sup> Ces onomatopées *acoustiques* sont caractérisées par „une analogie entre les sons signifiés et les sons signifiants“ (P. Guiraud, *Les Structures étymologiques du lexique français*, Paris, 1967, p. 66).

<sup>2</sup> P. Guiraud, *op. cit.*, p. 66.

<sup>3</sup> On a donc pu parler de mots *impressifs*, comme le montrent les études linguistiques portant sur différentes langues; voir M. Durand, „Les impressifs en vietnamien“, *BSL*, 55, 1960, p. XXXVIII; „Conclusions sémantiques et syntaxiques tirées de l'étude des impressifs en vietnamien“, *BSL*, 56, 1961, p. XXII—XXIV; „Les impressifs en vietnamien“, *Bull. Soc. Et. Indochin.* 26, 1961, p. 7—50. J. André a adopté cette terminologie dans *Les mots à redoublement en latin*, Paris, 1978, p. 14 et *passim*. M. Grammont avait déjà traité de la phonétique *impressive* (*Traité de phonétique*<sup>7</sup> Paris, 1963, 3e partie). Sur le choix possible entre les termes *expressif* et *impressif*, discussion dans l'ouvrage de F. Skoda (cité *infra*, p. 31 et n. 4) § 2.20.

<sup>4</sup> On trouve, dans de nombreuses langues, des radicaux expressifs qui utilisent un matériel sonore pour peindre des effets muets (tels les balancements, tremblements, frissons, tourbillons, fourmillements). S. Bernard-Thierry les définit comme des *onomatopées sans bruit* („Les onomatopées en malgache“, *BSL*, 55, 1960, p. 261). J. André donne à de telles formations le nom d'*onomatopées silencieuses* (*Les mots à redoublement en latin*, p. 106). Ces phénomènes synesthésiques ont été évoqués par F. Skoda dans „Remarques sur les radicaux onomatopéiques du grec, *Travaux du cercle linguistique de Nice*, 2, 1980, p. 14—16, dans *Le redoublement expressif : un universal linguistique, Analyse du procédé en grec ancien et en d'autres langues*, Paris, 1982, § 9—20 et dans „Ελελιζω I et II“, *Rev. Phil.*, 58 1984. 223-232.

Au linguiste revient la tâche de détecter ces formations qui, fondues dans un lexique donné, ont pu passer inaperçues. Certaines formes, réputées obscures, pourront ainsi être expliquées et, quand le bon sens l'autorisera, on réhabilitera l'analyse par l'onomatopée, battue en brèche au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle. On sait combien le postulat saussurien de l'arbitraire du signe a duré, prenant „la valeur d'un dogme et tenant pour suspectes les hypothèses sur la valeur symbolique des sons“<sup>5</sup>. Ainsi Bally, Sechehaye, Meillet, Vendryes, Bloomfield et tant d'autres ont nié tout rapport entre sens et son. Pareille attitude, figée et caricaturale, engendra naturellement des opinions plus nuancées qui s'expriment dans les textes décisifs d'E. Benveniste<sup>6</sup> et de R. Jakobson<sup>7</sup>. Naguère raillé, tenu pour une infantile vue de l'esprit, le symbolisme sonore fut alors présenté comme „une relation indéniablement objective“<sup>8</sup> à laquelle les recherches expérimentales récentes ont voulu apporter une démonstration<sup>9</sup>.

La récente parution du *Dictionnaire des Étymologies obscures* de P. Guiraud (Paris, 1982) permet de poser à nouveau le problème des lois possibles régissant la formation des mots expressifs. Déjà, chicanant sur la famille groupée autour du fr. *chiquer*<sup>10</sup>, P. Guiraud

<sup>5</sup> P. Guiraud, *op. cit.*, p. 65.

<sup>6</sup> „Nature du signe linguistique“, *Acta linguistica*, I, 1939 = *Probl. Ling. Gén. I*, p. 49—55.

<sup>7</sup> „A la recherche de l'essence du langage“, *Diogène*, 51, 1965, p. 22—38, en particulier p. 31, où le linguiste insiste sur le fait que „Saussure lui-même atténua son principe fondamental de l'arbitraire en distinguant dans chaque langue ce qui est radicalement arbitraire de ce qui ne l'est que relativement“.

<sup>8</sup> R. Jakobson, *Essais de linguistique générale* (traduction et préface de N. Ruwet), Paris, 1963, p. 241; cf. aussi B. Malmberg, „Couches primitives de structure phonologique“, *Phonétique générale et romane*, La Haye, 1971, p. 147—151; *Le langage, signe de l'humain*, Paris, 1979; P. Guiraud, *op. cit.*, p. 195.

<sup>9</sup> P. Fraisse, „Le langage, études expérimentales: phonétique et symbolisme“, *Bull. Psych.* 15 (7—8), 1962, p. 388—404; M. Chastaing, „Pop, fof, pof, fof, *Vie et langage*, 159, 1965, p. 311—317; J. M. Peterfalvi, *Recherches expérimentales sur le symbolisme phonétique*, Paris, 1970; J. H. Weiss, „Phonetic symbolism and perception of connotative meaning“, *Journ. verb. learning verb. behavior*, 7, 1968, p. 574—577; M. Weirtheimer, „The relation between the sound of a word and its meaning“, *Amer. Journ. Psych.* 71, 1958, p. 412—415; L. L. Elliott-Tannenbaum P. H., „Factor-structure of semantic differential responses to visual forms and predictions of factor scores from structural characteristics of the stimulus shapes“, *Amer. Journ. Psych.* 76, 1963, p. 589—597. Voir encore la bibliographie présentée par T. Todorov in „Le sens des sons“, *Poétique*, 11, 1972, p. 446—462.

<sup>10</sup> Voir P. Guiraud, „Le champ morphosémantique du verbe 'chiquer'“ (Essai sur le traitement étymologique des radicaux onomatopéiques), *BSL*, 55, 1960, p. 135—154. W. von Wartburg a répliqué dans les *Mélanges offerts à M. Delbouille, I Linguistique romane*, Gembloux, 1964, p. 675—679 : „Les origines des mots à radical *chic*...“. Tandis que P. Guiraud essaie de fonder une sémantique synchronique sur une étymologie „interne“, von Wartburg défend la méthode rigoureuse de (suite) l'étymologie historique et montre, non pas ce que les mots signifient, „à l'heure actuelle“ mais comment ils sont arrivés à signifier ce qu'ils signifient. On lira aussi l'article de Christian Schmitt, „Français moderne *chicaner*“, *Travaux de linguistique et de littérature* (publiés par le Centre de Philologie et littératures romanes, Univ. de Strasbourg), XIII, 1, Strasbourg, 1975, p. 99—106, qui tente d'ordonner le dossier en combinant les méthodes prétendument opposées de ses deux prédécesseurs. In fine, voir P. Guiraud, *Dictionnaire des étymologies obscures*, Introduction, p.

et W. von Wartburg avaient étudié ces problèmes que posent à l'étymologie „externe“, avec les méthodes traditionnelles, les mots à radicaux onomatopéiques; von Wartburg a montré de façon convaincante que les recherches d'étymologie synchronique ne sont pas contradictoires avec les reconstructions qu'opère l'étymologie diachronique. En grec, tout récemment, F. Skoda, dans *Le redoublement expressif: un universal linguistique, Analyse du procédé en grec ancien et en d'autres langues*<sup>11</sup>, a étudié la fonction et la signification du procédé expressif que constitue le redoublement et mis en lumière les lois morphologiques du redoublement expressif, moins arbitraire qu'il n'y paraît. De son côté, J. L. Perpillou, dans son article „Verbes de sonorité à vocalisme expressif en grec ancien“<sup>12</sup>, a montré la valeur imitative des voyelles dans les verbes de sonorité et les effets que le grec a su tirer de leur opposition.

Pour notre part, nous examinerons d'abord deux ensembles de mots constitués à partir de la consonne bilabiale sonore, seul ou combinée; ensuite, constatant que l'expressivité joue en rôle aussi dans le vocabulaire scientifique, nous étudierons les noms expressifs de la gorge.

### I. Les radicaux onomatopéiques en β-

A partir d'une base monosyllabique à bilabiale initiale<sup>13</sup>, on trouve des onomatopées distinctes selon le timbre de la voyelle.

Bḡ βḡ imite le bêlement d'un mouton<sup>14</sup>. Simple chez Aristophane (fr. 642 K), l'onomatopée est redoublée chez Cratinos (43 K=45 K-A)<sup>15</sup>.

Bḡ<sup>16</sup> constitue une base fixe à partir de laquelle ont été formés des mots attestés par Hésychius:

7—28 (notamment p. 21—22, la dérivation onomatopéique) et, pour le radical *chic-* („*chicc-* (H)-(racine)“, p. 211—217, où l'auteur applique les méthodes de „l'étymologie structurale“ (précédemment dite „interne“).

<sup>11</sup> Paris, 1982. Dans la suite de l'article, nous abrègerons par *Redoublement expressif*.

<sup>12</sup> REG, 95, 1982, p. 233-273. Dans la suite de l'article, nous abrègerons par „Verbes de sonorité“.

<sup>13</sup> Sur /b/ dans les onomatopées, voir E. Schwyzer, GG, I, 291, avec les formes redoublées; pour la phonétique générale, voir M. Grammont, *Traité de phonétique*, p. 50—51 (sur l'opposition entre /ba/ et /pa/, respectivement doux et fort).

<sup>14</sup> Cf. Rabelais, „bês bês bês bês o la belle voix!“ (*Quart-Livre*, chap. 6, Piéiade, p. 555). Sur les onomatopées naturelles, voir E. Schwyzer, GG, II, 599, n. 2.

<sup>15</sup> Sur la fréquence d'un redoublement dans les onomatopées, voir E. Schwyzer, GG, I, 176 et 423. Le fragment d'Aristophane, θύειν με [θύτην codd.] μέλλει καὶ κελεύει βḡ λέγειν est à l'origine de la glose d'Hésychius β 554 Latte βḡ λέγει·βληγᾶται. ἡ θύει (accusé de l'édition Latte). Le fragment de Cratinos se présente ainsi: ὁ δὲ λόισθιος ὥσπερ πρόβατον βḡ βḡ λέγων βαδίζει.

<sup>16</sup> Bḡ imite le bêlement, cf. *Et. Magn.* et *Souda*: βḡ ὁ μιμητικὸν τῆς τῶν προβάτων φωνῆς. Cf. Varron, *Res Rusticae*, II, 1, 7: Ea (= caprae et oves) a sua voce Graeci appellarunt mela: nec multo secus nostri ab eadem voce sed ab alia littera (vox earum non „me“ sed „be“ sonare videtur) oves „ba<e>lare“. vocem efferentes dicunt, a quo post „balare“ extrita littera ut in multis.

(β 546 Latte) βήζειν · φωνεῖ

(β 545 Latte) βηβήν · πρόβατον<sup>17</sup>(β 552 Latte) βήκη · χίμαρα<sup>18</sup>

Le sens du verbe βήζειν est ambigu: „dire bê“, est-ce parler (émettre un son simple) ou „faire le cri d'un ovin“? Les substantifs, eux, se réfèrent clairement au petit bétail (ovins, caprins).

Bẽ est une exclamation attestée par un fragment comique (Hermippos, 19 K, cité dans les *Anecd. Bekker* 85, 31, cf. Eustathe 855, 21<sup>19</sup>), syllabe qui sert de réponse à des interrupteurs<sup>20</sup>. Ce bẽ n'a rien à voir avec l'homophone rencontré dans les *Suppliantes* d'Eschyle, v. 892 et 901<sup>21</sup>.

<sup>17</sup> Βηβήν s'intègre à la petite catégorie des noms d'animaux en -ην, -ηνος, tels ἀτταγὴν „francolin“, ou καμασὴν, nom d'un poisson. Il doit s'agir ici d'une formation populaire qui est venue enrichir un groupe restreint de noms à suffixe -ην dont certains dérivent sans doute d'un radical i. e., tels κηφὴν, ψήν (cf. P. Chantraine, *Formation*, p. 167—168; *DE*, ss. *uu*. κηφὴν, ψήν). Synchroniquement, βηβήν doit s'analyser à partir de βῆ βῆ: la nominalisation est marquée, outre l'accent unique, par l'adjonction de -ν qui représente le suffixe -ην avec effacement de η.

<sup>18</sup> Βήκη (dont dérive le pluriel βηκία = πρόβατα, Hippocr., *ap.* Gal. 19, 88) n'appartient pas à une catégorie productive de noms d'animaux: on ne trouve guère que φώκη et au masculin ὀστακός, πίθηκος, μάληκος (sur lequel voir O. Masson, „Vocabulaire grec et anthroponymie: le substantif μάληκος et le nom Μάλερος ou Μάληκος“, *Mélanges... P. Chantraine*, Paris, 1972, p. 119—122). Hésychius cite μῆκα (glosé κέρατα, *s.u.* μηκάδες), dérivé secondaire de μηκάς, μηκάομαι (voir *infra*). Βήκη doit être formé à partir de la base βη-élargie en -κ- par analogie des noms dérivés de la base μηκ-, voir *infra*. Il existe une glose d'Hésychius, βηκῶνιον · εἶδος βοτάνης; K. Latte, dans son édition, rapproche de βηκίον (Diosc. 2, 33), le dictionnaire *LSJ* suggère de corriger en μηκῶνιον (= μῆκων „opium ou euphorbe“, cf. P. Chantraine, *DE*, *s.u.* μῆκων). La correction ne s'impose pas, trois hypothèses peuvent être formulées pour expliquer le mot: 1) βηκῶνιον = μηκῶνιον, si μη(κ) — dans μῆκων a été réinterprété comme onomatopéique et donc équivalent à βη(κ)- pour le cri de la chèvre; 2) βηκῶνιον = βηκίον, plante utilisée contre la toux (βήξ, βηχός); mais il faudrait supposer arbitrairement une désaspiration de l'occlusive; 3) βηκῶνιον dériverait de βηκίον: il désignerait une plante grimpante, une sorte de chèvrefeuille ou une plante telle „l'herbe-aux-boucs“ (*chelidonium majus*: une papaveracée); la finale en -ώνιον serait analogique de μηκῶνιον.

<sup>19</sup> πρὸς τοὺς καταρνή ἀναφωνήσαντας εἰθόασιν οἱ ἀντιπθέντες ἀντεμφοῶν καὶ ἔστιν οἷον εἰ σῶμα. Ἐρμιππος Δημόταις (Eustathe, *loc. cit.*).

<sup>20</sup> Cf. français *bah!*

<sup>21</sup> Leçon du *Mediceus*. Les scholies ont une variante πᾶ que les éditeurs, après Valckenaer, ont adoptée, considérant qu'il s'agit d'une abréviation de πατήρ (πάτερ): μᾶ Γᾶ μᾶ Γᾶ βόαν [Overdick: βοᾶν M]/ φοβερόν ἀπότερε, ᾧ πᾶ, Γᾶς παῖ, Zeῦ. Schwyzer (*GG* I, 423, n. 2) donne d'autres exemples d'abréviation par apocope chez Palladas (*AP* 6, 85, VI<sup>e</sup> siècle de notre ère): θῶ pour θώρακα, κνῆ pour κνημῖδας, κρᾶ pour κράνος. Πᾶ < πάτερ aurait subi un allongement en tant peut-être que monosyllabe (cf. πᾶς, πᾶν et l'exemple de κρᾶ); mais on peut penser qu'il s'agit ici d'une forme d'hypocoristique abrégé de πάππα ou ἄππα (cf. ἄττα, ἀφῶς): \*π(α)ππα > πᾶ?

L'onomatopée βῆ amène à se demander comment on disait bêler. en grec. En français, le verbe provient du latin *bēlō* (gloses, cf. grec moderne βελάζω), doublet de *bālō*<sup>22</sup>, tous deux formés sur une base élargie en *-l-*: *\*bē-/bā*<sup>23</sup>.

Avec un *-l-* contigu à la labiale initiale, le grec utilise βληχάομαι (Aristiphane, etc.), intensif du même type que βρυχάομαι, μυκάομαι<sup>24</sup>. Un dérivé post-verbal est attesté depuis l'*Odyssée* (12, 266), βληχῆ „bèlement“<sup>25</sup>. Il existe un quasi participe ἡ βληχῆς, „la bēlante“<sup>26</sup>, formé sur le modèle de μηχανάς. L'adjectif verbal<sup>27</sup> est employé par Eupolis pour désigner des imbéciles: τέκνα βληχητά, jeunes garçons bēlants, c'est-à-dire idiots (103 K).

La base onomatopéique simple *\*bē-* a servi, sous la forme élargie *\*bēl-* ou *\*blē-*, à former des verbes dérivés, soit avec une dorsale (cf. m. b. a. *bleken*, a. *blōken*), soit avec une dentale (cf. v. h. a. *blāzen*, anglo-saxon *bloetan*) soit sans autre élargissement (cf. v. sl. *blējati*, lette *blēt*, m. h. a. *bloejen*).

On peut aussi se demander s'il y a un rapport étymologique entre le verbe *bêler* et le nom du *bélier*. En grec, κριός désigne le bélier en tant que reproducteur et doit être apparenté à κέρας<sup>28</sup>. Dans la poésie, on rencontre aussi κτίλος<sup>29</sup> ou ἀρνειός, le mâle<sup>30</sup>. Le correspondant latin de κριός est *ariēs*<sup>31</sup>, sans rapport non plus avec le verbe signifiant bêler. En ancien français, *aroy*<sup>32</sup> est l'aboutissement de *ariēs*: le nom moderne du *bélier* provient peut-être du *belin* attesté dans le *Roman de Renart* et qui passe pour emprunté, et n'apparaîtrait

<sup>22</sup> Cf. Ernout -Meillet, *DE*, s.u. *bālō*. Le participe *bālantes* est le substitut poétique de *oues* d'après l'analogie de μηχανάδες (de μηχανάομαι).

<sup>23</sup> Malgré Varron (cf. n. 16) *bālāre* n'est pas issu de *baelāre*. Quant à l'élargissement en *-l-*, il a servi à former des verbes indiquant des bruits, tels *cuculāre* *ējulāre*, *gracilāre*, etc. (voir Ernout-Meillet, *su. bālō*). Le verbe *blaterō*, ainsi que *blatiō*, est formé sur un autre radical (*blāte-lāre* > *blaterāre*, par dissimilation des liquides) et le sens de babiller, bavarder („faire blat(e)“) n'a rien à voir avec le bēlement.

<sup>24</sup> Cf. Schwyzler, *GG* I, 483. Hésychius mentionne βῆ λέγει· βληχᾷται ἢ θύει (cf. *supra*, n. 15) et βηλήσσει· βληχᾷται.

<sup>25</sup> Le timbre /a/ dans βλαχαὶ τεκέων (Eur., *Cycl.*, 58, lyr.): „les bēlements de jeunes agneaux“ est un hyperdorisme; cf. aussi Eschyle, *Sept*, 348 (mais Théocrite a l'infinitif βληχᾷσθαι).

<sup>26</sup> Oppien, *C.* 1, 145. Voir pour μηχανάς, *infra*.

<sup>27</sup> Chez Elien, *NA*, 2, 54, τὰ βληχητὰ désigne les moutons. D'autres dérivés de βληχῆ sont tardivement attestés: βληχηθμός, βληχημα.

<sup>28</sup> Cf. P. Chantraine, *DE*, s.u.; peut-être doit-on poser *\*kr-i-ō* avec un suffixe *-wo-* (sur le traitement de *-iō-*, voir A. R. Keiler, *A Phonological Study of the Indo-European Laryngeals*, The Hague-Paris 1970, p. 80—82).

<sup>29</sup> Κτίλος est peut-être en rapport avec κτίζω: c'est l'animal du truopeau „qui est apprivoisé, obéit, est domestique“ ou bien „qui apprivoise les autres bêtes“ (voir M. Casevitz, *Vocabulaire de la colonisation en grec ancien*, Appendice I, s.u. κτίλος, Paris, 1985).

<sup>30</sup> Le mot n'a pas de rapport avec (F)αρήν mais doit être rapproché de ἄρσην, cf. P. Chantraine, *DE*, s.u. ἀρνειός.

<sup>31</sup> Cf. ombrien *erietu* = *arietem*. gr. ἔριφος, arm. *aru* „mâle“.

<sup>32</sup> Cf. ancien provençal *aret*.

pas avant le début du XVe siècle<sup>33</sup>. Quelle qu'en soit l'origine, le nom de l'animal n'a rien à voir, ni en français ni dans les langues anciennes, avec le cri de l'animal.

Une autre onomatopée indo-européenne \**mē*<sup>34</sup> a été employée pour désigner le cri des caprins ou des ovins, sans être attestée elle-même ni en grec ni dans les autres langues i. e.: c'est la base élargie \**mēk-* qui a été productive et intégrée aux racines régulières<sup>35</sup>. En grec, le couple ancien μεμηκώς (fém. μεμακυῖα)/μακῶν est du même type que λέληκα/λακεῖν<sup>36</sup>, κέκρυχα/κρυγεῖν. Le verbe μηκάομαι (présent tardif formé sur le modèle de βοάω, γοάω, βρυχάομαι, voir Schwyzler, *GG I*, 683) signifie bêler mais s'emploie pour un faon, un lièvre, des moutons qu'on poursuit. Le quasi participe μηκός désigne d'abord la chèvre, puis l'agneau.

L'onomatopée lexicalisée \**mē-k-* est apparemment moins précise que \**bē*. Elle a perdu sa précision en s'intégrant anciennement dans les vieilles racines à alternance vocalique, alors qu'à l'origine elle devait désigner le cri du bouc, puis des chèvres et des agneaux. Tout se passe comme si \**bē-* avait continué d'être une onomatopée (susceptible de fournir, indépendamment dans chaque langue, divers dérivés) tandis que *mēk* avait constitué une base vite intégrée dans le système morpho-phonétique.

Hors du monde animal, on trouve des exclamations exprimant divers sentiments, à forme redoublée.

Βαβαί (ou βαβαῖ): cette exclamation à redoublement, parfois elle-même redoublée (βαβαί βαβαί) ou élargie (βαβαιάξ)<sup>37</sup>, exprime

<sup>33</sup> Selon Bloch-Wartburg, *belin* serait emprunté au néerlandais *belhamel*: „mouton, conducteur de moutons”, littéralement „mouton à la sonnette” (*belle cloche + hamel* mouton). Mais *belhamel* n'est pas attesté avant le XVIe siècle. B. — W. suggère une dérivation du néerl. *belle* en Picardie d'où est originaire le *Roman de Renart* et lieu de contact avec la civilisation française. Bêlier aurait refoulé vers l'Est et l'Ouest *belin*. P. Guiraud (*Dic. des Etym. obscures, s.u.*) trouve qu'on va „chercher trop loin l'étymologie qui s'impose : *bela*, brebis, pluricl) a fourni un dérivé adjectival en *-arius* („relatif à”) : „\**belarius* est „le conducteur de brebis (cf. *bouarius*, *bouvier*, *burdonarius*, *muletier*)”. Le problème n'est pas pour autant résolu: sans parler de la date tardive de l'attestation de *bêlier* („de peu de poids en face de ces évidences internes”, selon P. Guiraud), on se demande où ont été trouvées les *bela* du latin, et comment le suffixe *-arius*, qui a formé des dérivés désignant des hommes assumant une fonction, a pu servir à former un nom d'animal.

<sup>34</sup> Sur la valeur imitative de la consonne *m*, voir M. Grammont, *Traité de phonétique*, p. 388: „les consonnes nasales sont, par définition même, propres à imiter des bruits réellement ou apparemment nasaux”.

<sup>35</sup> Cf. skr. *makamakāyate*, bêler, russe *mekaty*, bêler, lit. *mekenù*, bêler (et balbutier), all. *meckern*, bêler, lat. *miccō*, crier (pour un bouc), skr. *mēka-*, bouc (Lex.), arm. *mak'i*, mouton, irl. *meigel*, bêlement, beuglement, miaulement (voir J. Vendryes, *Lex. étym. de l'irl. ancien*, M 28). Le vocalisme distinct du latin prouve que \**mēk* a fonctionné tôt comme une racine régulière ; en grec l'alternance \**mak*/*\*mēk-* (il n'y a pas de \**māk-* : on opposera la „vraie” racine \**māk-*/*\*mōk-*, cf. Pokorny, 669), indique à la fois le caractère secondaire de l'alternance vocalique et la normalisation morphologique de la base \**mēk-* où, comme ailleurs, l'élargissement *-k-* est toujours présent (on opposera \**mēk-* à *mēd-* ou \**mē-t-*, penser).

<sup>36</sup> Le η de λέληκα est peut-être un ancien ζ : cf. λαλέω, ἐλζκησα.

<sup>37</sup> Cf. Kretschmer, *Glotta*, 22, 1934, p. 254.

l'étonnement, la surprise admirative (Euripide, Aristophane, etc.). Il y a un correspondant à sourde initiale, *παπαῖ*, exprimant l'étonnement, la douleur, et qui se présente aussi sous forme redoublée (*παπαπαπαῖ*, Aristophane, Tragiques) ou élargie (*παπαιάξ*, Aristophane)<sup>38</sup>. De *βαβαῖ* dérivent diverses formations: *βαβάζω*<sup>39</sup> est glossé par Hésychius (β 1, Latte) τὸ <μῇ> διηρθρωμένα λέγειν, ξῖνοι δὲ βοῶν: „prononcer des paroles inarticulées; selon certains, crier“,<sup>40</sup>. Une forme nominale à suffixe en gutturale, familier<sup>41</sup>, *βάβαξ*, signifie à l'origine „celui qui fait *babai*“, d'où „bavard“ (Archil. 33, Lycoph. 472). Le nom désigne aussi le *galle*, prêtre de Cybèle en Phrygie selon une glose d'Hésychius<sup>42</sup> -, peut-être ainsi dénommé par le cri qu'il proférerait<sup>43</sup>. Hésychius (β 5, Latte) atteste aussi un nom thématique *βάβακοι* ὑπὸ Ἡλείων τέττιγες, ὑπὸ Ποντικῶν δὲ βάρταχοι: dans les deux acceptions, il s'agit d'animaux aux cris persistants qui les font considérer comme des bavards<sup>44</sup>.

*Βαβάκτης*, épithète de Pan (Cratinos, 321) ou de Dionysos (Cornutus), dieux joyeux<sup>45</sup>, peut désigner „celui qui pousse des cris (inarticulés), sauvages et débridés“<sup>46</sup>. Le sens de criailleur (avec suffixe -της de nom d'agent dans un dérivé secondaire) est indiqué par Hésychius: *κραύγασος*, l'adjectif qui fournit un sobriquet pour une grenouille *κραυγασίδης* (*Batr.* 246), ce qui renvoie aux *βάβακοι*, grenouilles selon les gens du Pont (d'après Hésychius. cf. *supra*).

*Βάβαλον* (glosé par Hésychius β 7, Latte, *κραύγαδον*, *Λάκωνες*) signifie aussi „criailleur“. La formation en -/- est analogue à celle de *λάλος*<sup>47</sup>.

<sup>38</sup> Cf. latin *babae* et *papae*, empruntés au grec. Voir F. Skoda, *Redoublement expressif*, § 3. 34—35.

<sup>39</sup> Pour la formation des délocutifs (sur lesquels on consultera E. Benveniste, *Mélanges Spitzer*, 1958, p. 57—63 = *PLG* I, p. 277—285), on comparera *ἰζώ* < *ἰού* (cf. Perpillou, „Verbes de sonorité“, § 9). *οἰμῶζω* < *οἶμοι* (cf. Perpillou, *ibid.*, § 6), *οἰζώ* etc. Sur *βαβάζειν*, cf. Chantraine, *DE*, *su*.

<sup>40</sup> Zénodote *ap.* Ammonius, 231 cite un doublet *βαβ-ἰζώ* ou *βαβ-ύζω* glossé *βαῦζω*, crier, aboyer.

<sup>41</sup> Cf. Chantraine, *Formation*, p. 379 sq. Ces mots en *ἄκ-* se sont confondus avec les mots expressifs en *ᾗκ-*. Dans *βάβαξ*, le suffixe doit introduire une nuance péjorative.

<sup>42</sup> *s.u.* *βάβακα*, (β 3, Latte).

<sup>43</sup> Voir E. Maass, *Rh. Mus.* 74, 1925, p. 469. K. Latte (éd. d'Hésychius, I 501—502) pense à une origine lydienne pour *βάβακα*, en évoquant sans raison valable le nom de Bacchos.

<sup>44</sup> Cf. F. Skoda, *Redoublement expressif*, § 3.35.

<sup>45</sup> Cf. Chantraine, *DE*, *s.u.*; Pokorny, 94; *βαβάκτης* dérive de *βαβαιάξ*, ou de *βάβαξ*.

<sup>46</sup> Hésychius (β 6, Latte) glose *ὀρχηστής*, *ὑμνωδός*, *μανιώδης*, *κραύγασος*, *ἔθεν καὶ βάκχος*.

<sup>47</sup> La notion de bégayer s'exprime à partir d'une base \**bal-*: cf. lat. *balbus* (voir Ernout-Meillet, *s.u.*; Pokorny, 91), grec *βαμβάλω* (*βα-μ-βαίνω*). Sur les rapports entre bégayer et bavarder, voir note suivante.

Des noms tardivement attestés comme βαβιον, bébé et βαβάλια, berceau, se rattachent à cette notion de gazouillage, de crierie, de bruits inarticulés<sup>48</sup>.

Criard ou bavard, l'être qui fait *babai*, prononce deux syllabes qui piétinent, qui ne veulent rien dire<sup>50</sup>.

On peut alors se demander quelle est la véritable signification de βάζω. Verbe poétique, il est principalement, mais non uniquement, employé au présent<sup>51</sup>, contrairement à beaucoup de formations dérivées d'onomatopées<sup>52</sup>. Il apparaît surtout dans le discours direct, à la première et à la deuxième personnes.

Chez Homère (18 ex.), il se trouve surtout avec des adjectifs au neutre pluriel, compléments d'objet interne à valeur adverbiale, et parfois avec l'accusatif de la personne à qui on s'adresse. Les adjectifs adverbiaux sont dépréciatifs (ἀνεμώλια, νήπια, ἀπάτηλα) ou laudatifs (πεπνυμένα, ἄρτια). Quatre occurrences sont dans l'*Iliade*<sup>53</sup>:

4, 355 (= 11,464) Ulysse conclut sa réponse aux insultes d'Agamemnon σὺ δὲ ταῦτ' ἀνεμώλια βάζεις „Quant à toi, tu ne profères là que du vent“<sup>54</sup>.

16, 207, Achille rappelle aux Myrmidons les mauvaises paroles qu'ils ont prononcées contre lui ταῦτά μ' ἀγειρόμενοι θάμ' ἐβάζετε „Que de fois vous êtes-vous groupés pour tenir (à mon égard) pareils propos!“.

<sup>48</sup> Cf. Chantraine, *DE*, s.u. βαβιον avec références. On notera en français dans un texte du XVI<sup>e</sup> siècle : „les astrologues bégayent et bavardent de l'origine et cause des foudres“ (Baudon, *Trois Livres des charmes*, Paris, 1583, p. 391) : les deux verbes se complètent pour signifier : ne pas cesser de ne dire rien qui vaille, qui signifie réellement ; bégayer et bavarder peuvent être des notions conjointes. Voir aussi F. Skoda, *Redoublement expressif*, § 3.42.

<sup>49</sup> On comprend que les Eléens nomment les cigales βάζακοι, crieurs.

<sup>50</sup> Sur l'origine du français bavard, on dispute encore. Littré admet la dérivation à partir de bave et évoque bavasser (= bavarder, Montaigne). B. — W. dérive aussi bavard de bave, baver (qui a fréquemment le sens de bavarder jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle) ; il part du latin populaire *\*baba*, mot onomatopéique (cf. babiller), „exprimant le babil accompagné de bave des petits enfants“. Bave a signifié jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle babil, bavardage. P. Guiraud (*Dic. des Etym. obscures*, p. 93) considère *\*baba* comme une variante sans redoublement onomatopéique de la racine *babb-* (gonfler les joues, les lèvres) d'où procèdent babine, babiller. Il rapproche bave de boue (en postulant *\*boba*), en tant que production de bulle. Selon lui, baver, bavarder = „parler“, ne constituent pas un emploi métaphorique de baver „écumer“, mais il y aurait deux formes collatérales *\*babare*: 1) remuer les babines, 2) produire des bulles. Il évoque aussi la locution «tailler une bavette», combinant l'ancien et dialectal bavette et la bavette, collerette sur laquelle l'enfant bave (= bavoir). Quoi qu'il en soit, le grec βάζω, c'est celui qui fait baba et le mot n'a évidemment rien à voir avec un *\*baba* > bave. Quant à *\*babb-* ce radical ne paraît pas avoir de réalité linguistique et sémantique avant le français.

<sup>51</sup> L'aoriste ἐβαζας, est cité par Hésychius (ε 60, Latte) ; le parfait βέβακται apparaît dans l'*Odyssée* (8, 408).

<sup>52</sup> Son caractère archaïque est aussi indiqué par l'absence des préverbes.

<sup>53</sup> En 9, 313, où la majorité des mss. ont εἴπη, confirmé par le témoignage de Platon *Hipp. min.* 365 a, βάζη est attesté par Eustathe.

<sup>54</sup> Cf. *Od.* 4, 837, où l'*eidolon* dit à Pénélope κακὸν δ' ἀνεμώλια βάζειν, il est mauvais de parler sans certitude.



Les deux autres occurrences sont laudatives:

9, 58—59, Nestor à Diomède πεπνυμένα βάζεις / Ἀργείων βασιλῆας „tu parles en homme avisé aux rois des Argiens“<sup>55</sup>.

14, 92 (= *Od.* 8, 240) ὅς τις ἐπίσταίτο ἦσι φρεσὶν ἄρτια βάζειν „un homme qui saurait en son coeur proférer les paroles adéquates“.

Dans l'*Odyssée* aussi, sens péjoratif et sens laudatif sont présents:

4, 32, Ménélas à Etéoneus: auparavant tu n'étais pas un sot (νήπιος) ἀτὰρ μὴν νῦν γε πάῖς ὧς νήπια βάζεις: „mais voilà qu'aujourd'hui comme un enfant tu profères des sottises“.

18, 332 (= 392) τοιοῦτος νόος ἐστίν, ὃς καὶ μεταμῶνια βάζεις „ne sais-tu jamais débiter que sornettes“; avec un substantif complément 17, 461, ὅτε δὲ καὶ ὀνειδέα βάζεις „car tu viens de proférer des insultes“.

Avec un adverbe, le sens est soit laudatif soit neutre, et le verbe signifie pleinement „parler“:

3, 127, Nestor évoque Ulysse οὔτε ποτ' ἐν ἀγορῇ δίχ' ἐβάζομεν οὔτ' ἐνὶ βουλῇ „jamais à l'assemblée nous ne parlions différemment, ni au conseil“ (βάζω étant employé principalement dans l'illocation, nous pourrions traduire: „jamais nous ne nous sommes adressé des paroles contraires“).

18, 168, οἱ τ'εὖ μὲν βάζουσι κακῶς δ' ὀπιθε φρονέουσι „Eux (les prétendants) lui adressent de belles paroles, en n'ayant au fond que de mauvaises pensées“.

Il y a aussi un exemple du verbe au parfait passif:

8, 408—409, ἔπος δ' εἰ πέρ τι βέβακται/δεινὸν „S'il t'a été adressé quelque mot violent“.

Enfin le verbe est employé sans complément (mais avec apposition attributive) en 11, 511 (athétisé par Bérard) αἰὲν πρῶτος ἔβαζε καὶ οὐχ ἡμάρτανε μύθων „(Néoptolème) prenait toujours la parole en premier et tous ses mots portaient“.

Il paraît, à l'examen des emplois homériques, que βάζω qui a d'abord dû signifier „faire ba“, c'est-à-dire ouvrir la bouche pour proférer un son à l'adresse de quelqu'un et non un mot (d'où l'emploi d'abord péjoratif?) a tendu à devenir un verbe de valeur neutre signifiant dire, parler.

Après Homère, on trouve le verbe au sens péjoratif chez Hésiode (*Trav.* 186, avec un datif μέμψονται δ' ἄρα τοὺς χαλεποῖς βάζοντες ἔπεσσι), chez Pindare (*frag. adesp.* 157, Puech, νήπια βάζεις), chez Euripide (*Hipp.* 119, μάταια βάζει). L'exemple de *Rhés.* 719 (lyr.), πολλὰ κακῶς βάζειν ἐστὶαν Ἀτρεΐδῃν est proche du vers d'Eschyle, *Sept* 571, où, placé devant la porte Homoloïs, Amphiarao κακοῖσι βάζει πολλὰ Τυδέως βίαν „poursuit de ses invectives le puissant Tydée“. Dans les *Choéphores*, 882, le poète

<sup>55</sup> Cf. *Od.* 4, 206.

donne à βάζω son vieux sens „proférer des sons“, κωφοῦς αὐτῶ καθεύδουσιν μάτην ἄκραντα βάζω „je hurle à des sourds, ils dorment, je lance des sons sans que rien aboutisse“.

Le sens péjoratif reste encore net ensuite: Héronidas, 2, 102, εἴ τι μὴ ψεῦδος ἢ παροιμίη βάζει „si le mesonge ne profère pas quelque message“. Le poète Crinagoras (AP 7, 636) s'amuse à écrire ἐβληχήμενα βάζειν „proférer des sons bélants“.

Βάζειν devenu un équivalent expressif de „parler“<sup>56</sup>, a fourni après Homère des dérivés nominaux employés dans la langue poétique.

Βάξις<sup>57</sup> désigne un son, une parole, de sens incertain (oracle) ou de forme indistincte (rumeur). A la première acception se rattache l'emploi d'Empédocle, 112, 11, κλύειν εὐηκέα βάζιν „entendre un son (divin) apaisant“; cf. Esch., *Prom.* 663; Soph. *Trach.* 87). A la seconde les emplois de Mimnerme, de Théognis, des Tragiques. Le mot semble un doublet expressif de ῥῆμα, λέξις.

Τὰ βάγματα (Esch., *Perses*, 636 *hapax*) désigne les appels de barbares à un barbare (sons qui ne sont clairs que pour des barbares).

L'adjectif ἀβακῆς<sup>58</sup> a fourni un dénominatif ἀβακέω attesté dans l'*Odyssée*, 4, 249 (*hapax*): Hélène conte comment Ulysse, déguisé en mendiant, s'introduisit à Troie, οἱ δ' ἀβάκκησαν/πάντες ἐγὼ δέ μιν οἷη ἀνέγων τοῖον ἐόντα/καὶ μιν ἀνηρώτων, „eux (les gens de Troie), tous, gardèrent le silence, moi seule le reconnus malgré son état et l'interrogeais“<sup>59</sup>. Ἀβακέω, „rester muet“ d'où „rester tranquille“ a un doublet ἀβακίζομαι „rester tranquille“ (Anacréon, 334 LP=65 D, 74 B)<sup>60</sup>.

Le groupe formé à partir de βάζω, est sans doute à l'origine onomatopéique. Les emplois du verbe ainsi que les formes nominales dérivées prouvent que le verbe a été tôt lexicalisé et a servi de dou-

<sup>56</sup> Outre βάζειν, un verbe βάσκειν (< \*βάκ-σκειν (cf. λάσκω < \*λάκ-σκω, voir Schwyzer, *GG* I, 708) apparaît chez Hésychius, (β 296, Latte) ainsi glosé : λέγειν, κακολογεῖν καὶ ἀνίστασθαι. Dans son édition, K. Latte supprime λέγειν et rapproche de βάσκανος, ce qui nous paraît peu plausible.

<sup>57</sup> Formé sur un thème à élargissement guttural βακ- (cf. βέβακται, ἐβαξας) et sur le modèle de λέξις.

<sup>58</sup> Voir Chantraine, *DE*, s.u. ; *Lex. frühg. Epos*, s.u. ἀβακέω. L'adjectif se trouve chez Sappho, 120 L. — B. (72 B, 108 D) ... ἀβάκην τὰν φρέν' ἔχω.

<sup>59</sup> On a interprété ἀβάκκησαν depuis l'Antiquité de trois manières différentes : soit ils restèrent silencieux, soit ils restèrent tranquilles, soit ils ne reconnurent pas (voir Chantraine, *DE*, s.u., ἀβακῆς). Le premier sens — qui convient à l'étymologie — contient les deux autres : les Troyens ne disent rien, donc ils ne s'émurent pas, ne reconnaissant pas Ulysse. Le verbe ἀβάκκησαν est rapproché par Eustathe (*Comm. ad. loc.*) de βάζω, dire ; il est formé à partir de la base élargie βακ- qui apparaît dans ἐβαξας, βέβακται (sur le modèle de στίζω/ἔστιξα/ἔστιγμαi στικτός; cf. aussi οἰμῶζω/ὠμῶξα).

<sup>60</sup> Hésychius (α 53 et 56, Latte) cite aussi ἀβακῆμων (ἄβαλος, ἀσύνετος) et ἀβάκητος (ἀνεπίφοτος; correction pour ἀβάκτητος). Nous refusons le rapprochement suggéré par Fick et Bechtel (*Gr. Dial.* II, 282 et *Lexilogus*, s.u. ἀβακῆς), entre βακόν (πεσόν, selon Hésychius seul témoin du mot) et ἀβακῆς. Aucun verbe \*βακω, aor. ἐβακον n'est à supposer : l'onomatopée βα, à la base de βάζω (puis ἐβαξας, etc.) constitue en grec un radical fixe, manifestant qu'elle n'est pas intégrée dans le système des radicaux réguliers, à alternance.

blet expressif de λέγω. Quant à l'onomatopée βα, redoublée elle a fourni des mots imitant le bégaiement ou le balbutiement.

D'autres onomatopées comportent un β initial. Βαῦ βαῦ (*Com. Adesp.* 1304 K) rend un grondement, un aboiement<sup>61</sup>. Le verbe βαῦζω s'emploie pour un chien et métaphoriquement pour une personne (Héraclite, Eschyle, Aristophane, etc.). Le composé δυσβάυκτος<sup>62</sup> apparaît chez Eschyle, *Perses*, 574, où il qualifie une voix humaine: τεῖνε δὲ δυσβάυκτον/βοᾷτιν τάλαιναν αὔδάν, „tends ta voix misérable, dans un cri d'appel au triste grondement“.

Une onomatopée \*βυ- (différente de l'onomatopée βῦ citée par l'*E. M.*, 216, 55, pour exprimer l'admiration et qui n'est pas autrement attestée) avec une voyelle longue sans doute (si le dérivé secondaire βῦζα peut être pris en compte), note le cri du grand duc, βῦζα<sup>63</sup>. Le verbe délocutif est comme on s'attend βύζω. Malgré la tradition ancienne, nous donnerons à βύκτης (*Od.* 10, 20, βυκτῶν ἀνέμων), comme fait E. Fraenkel<sup>64</sup>, le sens de hurleur, ululeur: le mot est formé à partir de βῦ- élargie en gutturale.

D'autres formations à redoublement évoquent soit le ronflement: βαυβάω (et βαυκαλάω)<sup>65</sup>, soit la stupidité: βαβύρτας<sup>66</sup>.

Une combinaison plus complexe associe la labiale, la liquide /r/ et éventuellement une gutturale /k/ ou /kh/. Avec le timbre /a/, plusieurs termes notent des bruits retentissants.

L'aoriste βραχεῖν<sup>67</sup> est homérique (on le retrouve dans la poésie alexandrine). Il s'emploie, chez Homère, surtout pour des armes qui résonnent quand elles s'agitent sur la poitrine d'un guerrier en mouvement (*Il.* 4, 420), quand le héros tombe (*Il.* 12, 396=13, 181=14, 420), quand les guerriers se battent (*Il.* 16, 566), quand on les jette à terre (*Il.* 19, 13), mais aussi pour un cri de guerre effrayant et pareil au bruit du bronze heurté (*Il.* 5, 859, 863), pour le cri que pousse un cheval blessé et qui expire (*Il.* 16, 468), pour des eaux qui bruissent quand s'y précipitent des guerriers (*Il.* 21, 9), pour la terre qui retentit du choc des dieux qui s'entrebattent (*Il.* 21, 387), pour le battant d'une porte qui est heurtée par la clé (*Od.* 21, 48—49: le bruit y est comparé au mugissement d'un taureau au pacage).

Le dérivé βράχαλος, connu par Hésychius<sup>68</sup>, désigne le hennissement (déjà évoqué dans *Il.* 16, 468).

<sup>61</sup> Cf. Chantraine, *DE*, s.u. βαῦζω.

<sup>62</sup> Noter l'élargissement guttural -κ- (comme aussi dans le participe βαῦζας, Sophron) qui apparaît aussi dans βάζω/ἄβακχης.

<sup>63</sup> Cf. latin *būbō*, pers. *būm*, arm. *bu*. L'onomatopée *bū* fournit une base immobile dans diverses langues : cf. Chantraine, *DE*, s.u. βῦζα. Pour la formation du délocutif, voir *supra*, n. 39.

<sup>64</sup> *Nomina Agentis*, I, 19, n. 1.

<sup>65</sup> Cf. Chantraine, *DE*, s.u. ; F. Skoda, *Redoublement expressif*, § 3.42.

<sup>66</sup> Cf. Chantraine, *DE*, s.u. ; F. Skoda, *Redoublement expressif*, § 3.40 ; O. Masson, *Rev. Phil.*, 1979, p. 250 sq.

<sup>67</sup> Hésychius (β 107, Latte) glose par ῥῆσσι, ῥοφῆσσι.

<sup>68</sup> βράχαλον · χρεμετισμόν (β 1069, Latte).

Le présent βράσσω<sup>69</sup>, „agiter, vanner“, désigne un frémissement dû à un choc, un tremblement de terre, le bouillonnement de l'eau<sup>70</sup>. Le doublet βράζω<sup>71</sup>, „bouillonner“, s'est spécialisé au sens de „faire bouillir“<sup>72</sup>.

Le nom βράγχος, avec nasale expressive, signifie l'enrouement, l'angine<sup>73</sup>: il note un raclement rauque.

Deux verbes ont nettement une valeur imitative: βαβράζω<sup>74</sup> s'emploie pour des cigales „qui font brabra“<sup>75</sup>. Sur une base *brau-k-*, βραυκανᾶσθαι est glossé par Hésychius (β 1060, Latte) ἐπὶ τῶν κλαιόντων παιδιῶν λέγεται ὡς μίμημα φωνῆς<sup>76</sup>.

Avec un timbre /e/ bref ou long: βρεκεκεκέξ, à double redoublement, imite le coassement des grenouilles (Ar. *Gren.* 209 sq)<sup>77</sup>.

Βρήσσειν c'est cracher en toussant, éructer (τὸ μετὰ βήχος ἀναπτύειν<sup>78</sup>). Mais, selon Hésychius<sup>79</sup>, le verbe désigne aussi le bèlement. Là encore, il s'agit de sons stridents.

Avec voyelle de timbre /o/, une base élargie *bro-kh* rend peut-être compte du verbe qu' Hésychius (β 1191, Latte) atteste à l'aoriste βρόξαι · ῥοφῆσαι, „engloutir, avaler“ (cf. *AP* 9, 1; 11, 271). Il existe des formes à préverbe chez Homère et les poètes: *Od.* 12, 240 ἀλλ' ὅτ' ἀναβρόξειε θαλάσσης ἀλμυρὸν ὕδωρ „Quand Charybde engloutit à nouveau l'onde amère“ (une variante -βρόξειε atteste l'influence du groupe de l'βρώσκω<sup>80</sup>). Cf. aussi *Od.* 11, 586, ὕδωρ ἀπολέσκειτ' ἀναβροχέιν „l'eau engloutie par un gouffre disparaissait“. Dans l'*Iliade*, 17, 54 ἀναβέβροχεν (leçon de Zénodote: ὅθ' ἄλλι ἀναβέβροχεν ὕδωρ „là où l'eau mouille suffisamment“) est plutôt à rapporter à βρέχω „inonder“<sup>81</sup>. Καταβρόξαι (*Od.* 4, 222, avec variante avec -ω-) est

<sup>69</sup> Cf. Chantraine, *DE*, s.u.

<sup>70</sup> Voir aussi les dérivés βρασμός, βράσμα, tremblement de terre, bouillonnement de l'eau.

<sup>71</sup> Pour le rapport βράσσω/βράζω, on peut évoquer τάσσω/τάζω et partir de la base élargie en gutturale *bra-k/g-*.

<sup>72</sup> Sens du grec moderne.

<sup>73</sup> Le rapprochement avec v. irl. *brong(a)ide*, enrouement, ne prouve pas une étymologie indo-européenne, voir Chantraine, *DE*, s.u. βρόγχος, et F. Skoda, *infra*.

<sup>74</sup> Ananios, 5, 6 W ; Hésychius β 13, Latte ; voir F. Skoda, *Redoublement expressif*, § 2.17, 3.41 et 103 ; Perpillou, „Verbes de sonorités“, § 36.

<sup>75</sup> Cf. *supra*, βάβακοι.

<sup>76</sup> Voir *infra* l'onomatopée βρῦ, βροῦ, βρῦν.

<sup>77</sup> On hésite à insérer ici le verbe βρέχω, déferler avec fracas, qui évoque peut-être le bruit d'une pluie, d'une précipitation violente (voir Pindare, *ol.* 7, 62, βρέχε θεῶν βασιλεὺς ὁ μέγας χρυσέαις νιφάδεσσιν πόλιν, repris en 91, πολλὴν ὕσε χρυσόν; βρέχε a souvent un sens aoristique). Sur le problème étymologique, voir Chantraine, *DE*, s.u.

<sup>78</sup> Gal., *Lex.* d'Hippocrate ; l'auteur ajoute ἐνιοι δὲ ταῦτα χωρὶς τοῦ ρ γράφουσιν. A l'appui du rapport supposé de βρήσσειν avec βήσσειν, on invoquera une glose d'Hésychius, (s.u. βρήγμα, β 1117, Latte), βρήσσει·βήσσει. Il est possible que le nom de la toux en grec provienne d'une onomatopée élargie \*bēk- (voir F. Skoda, *infra*).

<sup>79</sup> βρήσσουσι·βληχῶνται, φωνεῖ τὰ πρόβατα (β 1121, Latte).

<sup>80</sup> Cf. Chantraine, *DE*, s.u. βρόξαι.

<sup>81</sup> *Ibid.*, ss.uu. βρέχω et βρόξαι. Voir aussi *infra*, n. 89.

employé pour avaler un breuvage. Le dérivé βρόχ-θος „la gorge“ désigne la partie du corps qui *engloutit*<sup>82</sup> (des liquides) ou ce qui est englouti, la *gorgée* (d'où βροχθίζω „avalé une gorgée ou donner une gorgée“).

Avec voyelle de timbre /u/, on trouve βρῦν εἰπεῖν (Ar., *Nuées*, 1382), qui se dit des petits enfants qui piaillent en réclamant à boire<sup>83</sup>. Le verbe βρύλλω est un délocutif expressif „faire bru“<sup>84</sup>.

Il faut citer ici le nom d'un coléoptère, ou d'un acridien, βροῦκος (Théophr. fr. 174, 4) avec des variantes dont l'existence prouve peut-être la valeur d'onomatopée<sup>85</sup>: βροῦχος (LXX., Philon), βρούκα (chypriote), βρεύκος (crétois), βρύκος, βρόκος, il s'agit du nom de diverses espèces de sauterelles ainsi dénommées sans doute d'après leurs stridulations, faites avec leurs ailes ou leurs pattes. Mais le mot désigne aussi d'autres insectes, tels la mante religieuse, la sorte de coccinelle qui s'attaque aux grains, le bruche<sup>86</sup>, ou le hanneton<sup>87</sup> dont le vol est strident. Cette dernière acception permet de rattacher à βροῦκος (hanneton) deux autres gloses d'Hésychius: βρόκος·μωρός Ἑλληνες (β 1182, Latte) et βρόκων·ἀμαθής, ἀπαίδευτος οἶον βόσκημα (β 1192 Latte). On sait en effet que le hanneton en volant se cogne contre les obstacles et tombe: il passe ainsi pour étourdi, tête-à-l'évent, inepte<sup>88</sup>.

Le parfait ancien βέβρυχα (antérieur à βρυχάομαι) est homérique<sup>89</sup>; il a pour sens „rugir, gronder“ et s'emploie chez Homère pour

<sup>82</sup> Cf. Chantraine, *DE*, s.u. βρόξαι; voir aussi, F. Skoda, *infra*, à propos de βρόγχος, la trachée.

<sup>83</sup> Autres formes: βρῦ et βροῦ (voir Chantraine, *DE*, s.u. βρῦν) ; en latin, *bu*, *bua*, *buae*.

<sup>84</sup> Βρύλλω doit aussi imiter le bruit qu'on fait en buvant (βρύλλων·ὕποπίνων, Hésychius β 1246, Latte).

<sup>85</sup> Des gloses d'Hésychius renseignent sur ces diverses formes : 1) β 1206, Latte βροῦκος·ἀκρίδων εἶδος, Ἴωνες. Κύπριοι δὲ τὴν χλωρὰν ἀκρίδα βρούκαν. Ταραντίνοι δὲ ἀττέλεβον, ἔτεροι ἀρουραί. μάντιν. 2) β 1113, Latte Βρεῦκος· ἡ μικρὰ ἀκρίς, ὑπὸ Κρητῶν. 3) β 1061 Latte Βραύκας· ἀκρίδας. 4) β 1240 Latte Βρύκος· κῆρυξ, οἱ δὲ βάρβαρος, οἱ δὲ ἀττέλεβος. La première partie de la glose doit concerner un homme „qui grince des dents“ (cf. βρύκα, *infra*: voir aussi Chantraine, *DE*, s.u. βρυχάομαι). 5) β 1181, Latte βρόκοι·ἀττέλεβοι (cf. première glose).

<sup>86</sup> Le bas-latin *bruchus*, emprunté au grec, est à l'origine du français *bruche*.

<sup>87</sup> Cf. Strömberg, *Theophrastea*, 17 ; L. Gil Fernandez, *Nombres de Insectos*, p. 149.

<sup>88</sup> Βρόκων comporte un suffixe formant des sobriquets. Pour le hanneton, citons M. Régner, *Sat.* 16 : „Plus étourdi de peur que n'est un hanneton“ ; d'autres témoignages littéraires attestent la stupidité de cette bête.

<sup>89</sup> Cf. Chantraine, *Gram. Hom.* I, 427. Sur le parfait a été créé βρυχάομαι, du même type que μυκάομαι, μηκάομαι, βοάω, γοάω etc. (cf. Schwyzler, *GG* I, 683). Il y a cinq exemples du verbe chez Homère : au parfait (*Il.* 17, 264 ; *Od.* 5, 412), au plus-que-parfait, *Od.* 12, 242), au participe parfait (*Il.* 13, 393 ; 16, 486). Dans l'*Iliade*, 17, 54, la leçon ἀναβέβροχεν est celle d'un seul manuscrit, appuyé par le témoignage, entre autres, de Zénodote, ἀναβέβρυχεν étant la leçon de la majorité de la tradition manuscrite et des témoins (un témoin atteste aussi ἀναβέβρυκεν). Le sens de ἀναβέβροχεν, qui convient au contexte, explique que les éditeurs le préfèrent ici. Le verbe est ensuite employé par les poètes (Sophocle, etc.), mais on trouve aussi ἀναβρυχάομαι chez Platon (*Phédon*, 117 d). Pour les dérivés nominaux, cf. Chantraine, *DE*, s.u. βρυχάομαι; remarquer l'emploi de βρύχημα

la mer qui se brise contre les pointes et les rochers, et pour un guerrier blessé qui râle. Mais les lexicographes donnent à βρυχάομαι, le sens de rugir (lion) et de mugir (taureau), ce que confirment les dérivés nominaux, tels βρυχητήρ, ou épithète de la constellation du Lion, βρύχημα, rugissement. De la base fixe βρῦ-χ- dérive aussi βρυχανάομαι (*hapax* de Nicandre, *Alex.* 221), „rugir“. Les dérivés du verbe βρῦχάομαι/βέβρυχα ont été contaminés par la famille groupée autour de βρύκω/βρύχω, notant des bruits de dents qui mordent ou claquent.

Une glose d'Hésychius (β 1224, Latte) fournit le mot βρυαλιγμός (à l'acc.) qui est glosé ψόφος et ἤχος. La famille autour de βρυαλίζω semble noter des bruits de chanteurs et de danseurs, dans des fêtes laconiennes. On peut encore ici partir de la base *brū-* élargie en liquide (-l-). En revanche, il n'est pas sûr que βρύω (et βρυάζω), „foisonner“ (en parlant de plantes), „sourdre, jaillir“, soit formé à partir d'un radical onomatopéique<sup>90</sup>.

Pour en finir avec les termes en *bru-*, nous mentionnerons le nom-racine \*βρῦξ<sup>91</sup> supposé par l'acc. sg. ὑπόβρυχα, adjectif dans l'*Odyssée* (5, 319), dit d'Ulysse que la tempête déposa pour longtemps „au fond de la mer“ (même emploi chez Hérodote, 7, 130: toute la Thessalie se trouve „submergée“). Le mot est adverbe chez Aratos et Quintus de Smyrne. Le composé par hypostase<sup>92</sup> ὑποβρύχιος „sous l'eau“ est usuel en prose<sup>93</sup>, le simple βρύχιος „profond“ se dit de la mer (Eschyle, Timothée, etc.); la valeur expressive du mot est sensible chez Eschyle (*Prom.* 1082) βρυχία ἡχώ παραμυᾷται βροντῆς „Dans les profondeurs de la terre mugit en même temps la voix du tonnerre“ (βρυχία évoque βρυχάομαι). Pour l'étymologie de \*βρῦξ, -βρύχιος, on a pu penser à βρέχω „submerger, inonder“<sup>94</sup>; ce qui supposerait un traitement de *ῥ* > *ρ*υ et n'expliquerait pas le rapprochement avec βρυχάομαι<sup>95</sup>. F. Bechtel (*Lexilogus*, 323) évoque le vers

pour des moutons par Eschyle (fr. 278 c, Mette). Pour la contamination de βρυχάομαι par βρύκω, voir Chantraine, *DE*, s.u. βρύκω; il est peut-être possible de distinguer βρύκω, mordre et βρύχω, grincer ou claquer des dents (cf. aussi βρυχεῖν πυρεταίνω, claquer des dents de fièvre (Hésychius), et βρυχιάω, avec suffixe des verbes de maladie, pour un défaut de prononciation (*Cat. Cod. Astr.* 2, 167). Pour l'étymologie de βρύκω/βρύχω, on retiendra les réserves de Chantraine sur les rapprochements avec v. sl. *gryzo*, ronger et arm. *krceem*, qui supposent une labiovélaire initiale. Il nous paraît plus sûr de partir d'une onomatopée \*brū- encore sentie telle quelle en grec (d'où sa fixité).

<sup>90</sup> Pour βρυαλίζω, voir Chantraine, *DE* s.u. βρυαλίζω. Quant à βρύω, le sens originel n'incite pas à chercher une base onomatopéique, bien qu'on puisse penser à une „onomatopée sans bruit“ visuelle, cf. F. Skoda, *infra*, n. 149. Il semble que βρύω, s'il était formé sur une base onomatopéique, serait anormalement formé: on s'attend à une formation en -ζω (cf. βύζω, βάζω) ou à partir d'une base élargie.

<sup>91</sup> βρῦξ, attesté par Hésychius (β 1312 Latte) qui glose βυθός, est soit une faute pour βρῦξ, soit la contamination de βρῦξ par βυθός.

<sup>92</sup> Cf. Schwyzer, *GG* II, 532.

<sup>93</sup> En grec moderne, ὑποβρύχιον désigne le sous-marin.

<sup>94</sup> Cf. Chantraine, *DE*, s.u. βρύχιος; Schwyzer, *GG* I, 351.

<sup>95</sup> Pour le traitement de *ῥ* > *ρ*υ (cf. ἄγυρις), voir M. Lejeune, *Phonétique*, § 201, n. 1.

de l'*Iliade* (17, 264, cf. *supra*, n. 89), βέβρῡχεν μέγα κῦμα ποτὶ ῥόον „La vaste houle gronde en heurtant le courant“. La quantité brève de υ dans -βρῡχος peut alors étonner mais si on admet une base originellement fixe *bru-kh-*, il est possible que ὑπόβρυχα doive son υ à l'intégration de \*βρῡξ, βρῡχα... dans le petit groupe des noms en -υξ, -υχος ou -υκος qui ont tous un υ : \*πτυξ, πτυχός, ὄνυξ, -υχος στόνυξ, -υχος etc.<sup>96</sup>. Quoi qu'il en soit, on peut supposer l'existence de la base onomatopéique *brū-*<sup>97</sup> exprimant le grondement, le rugissement (d'une bête ou de l'eau)<sup>98</sup>.

Ce rapide examen permet de reconstituer le double système de la dérivation onomatopéique. Il a existé en indo-européen des onomatopées simples qui dénotent des sons naturels, tels \**bē*, \**bū*, qui ont fourni des bases avec un même élargissement dans diverses langues, telle \**bēl-/blē*. Certaines onomatopées élargies ont été assimilées en grec aux radicaux „réguliers“, tel *mēk-* (alternant alors avec *māk-*). D'autre part, le grec, comme d'autres langues, a utilisé des bases expressives plus complexes (dont un exemple a été fourni par l'étude des termes formés sur *bra-/bre-/bro-/bru-*), volontiers fixes et pour la plupart élargies par une gutturale et qui, ressenties comme onomatopéiques sans être nettement définies, ont fourni de nombreux dérivés dont certains manifestent la contamination entre les différents timbres vocaliques des bases.

## II. Expressivité et médecine: les noms de la gorge

On accusera sans doute de hardiesse inconsidérée le philologue qui entreprend d'expliquer par l'onomatopée ou l'expressivité des termes médicaux, qui semblent, tout naturellement, ressortir à un vocabulaire technique et spécialisé, utilisé pour le développement de la transmission d'une science. Or, la constitution d'un lexique scientifique paraît devoir plus au λόγος qu'aux αἰσθήσεις. En fait, la formation des termes médicaux est autant redevable à l'observation qu'au raisonnement et nul n'ignore combien la science du médecin est indissociable de la pratique médicale. Examen clinique, auscultation, palpation rendent perceptibles aux sens — vue, ouïe, toucher — des symptômes physiques entre lesquels le praticien établira une connexion qui lui permettra d'établir un diagnostic. La langue grecque fournit naturellement des termes expressifs, à l'origine non spécialisés, qui imitent les sonorités émises par le corps humain. La langue médicale les a réutilisés. On citera à titre d'exemples: λύγξ „hoquet“, λύζω „avoir le hoquet“ (Aristophane, Aristote; Hippocrate, Galien); βήξ „toux“, βήσσω „tousse“ (Hdt.; usuel en ion-att.; chez les médecins, en particulier, Hippocrate); κέρχνος „sons rauques“ (Sophocle,

<sup>96</sup> Cf. Buck-Petersen, *Reverse Index*, p. 622.

<sup>97</sup> Nous nous proposons d'examiner ailleurs le groupe des mots formés sur le radical βρῡ-, que nous avons laissés de côté.

<sup>98</sup> D'autres bases onomatopéiques seront ultérieurement examinées, en particulier \**mū-* (avec élargissement guttural).

*Limiers*, 134 = fr. 314 Radt) et „enrouement, râle“ (Hippocrate); γαργαρίζω „se gargariser“ (Hippocrate); βορβορίζω „murmurer, gronder“ (Aristophane) et „gargouiller“ (Hippocrate); βορβορυγμός „gargouillement, borborygme“ (Hippocrate); πτύω „cracher“ (Hom.; ion. -att., médecins), πτυάλον „crachat, salive“; σίαλον, σιέλον „crachat, salive“<sup>99</sup> (Aristote, Xénophon, et médecins), σιαλίζω „cracher, baver, écumer“ (médecins) seront rapprochés de σίαι·πτύσαι (Hésychius, σ 552, Schmidt).

Quelques noms de parties du corps peuvent s'expliquer comme des termes expressifs. Il s'agit évidemment d'organes ou de parties d'organes responsables de l'émission sonore ou qui, en tout cas, jouent un rôle dans la phonation. C'est ainsi que quelques noms de la gorge ou de parties de la gorge et de la trachée-artère (λαιμός, λαυκανιά, λάρυγξ, βρόγχος, γαργαρεών, ἀσφάραγος, ἀσπάραγος, σφάραγος, φάρυγξ) sont vraisemblablement des formes expressives. Chacune, prise isolément, échappe à l'analyse. Mais, intégré à un champ morpho-sémantique<sup>100</sup>, dont le centre est une base expressive et comparé, lorsque les faits linguistiques le permettent, à des champs parallèles en d'autres langues indo-européennes, chacun de ces termes anatomiques peut recevoir un éclairage nouveau.

Λαιμός, λαυκανιά, λάρυγξ — Champ du radical expressif /la/ et de ses satellites.

Constitué de deux phonèmes sonores (liquide /l/ et voyelle ouverte /a/, le radical /la/ suggère des *résonances* qui peuvent traduire un chant mélodieux (lat. *lallum*, *lallus* „chant de la nourrice“, *lallāre* „chanter une berceuse“), un fredonnement (fr. *la la la*), ou la fluidité de la parole — et, péjorativement, le bavardage (λαλεῖν „laisser couler un flot de paroles“ → „bavarder“). Parfois redoublé, souvent élargi, ce radical se trouve au centre de tout un ensemble qui évoque, selon les combinaisons phonétiques choisies, divers sons qu'émettent généralement des êtres animés, pourvus d'un appareil phonatoire et buccal (hommes animaux) et, parfois, des objets implicitement animés.

Avec redoublement<sup>101</sup> (λα-λα- ou -λα-λ-), /-la/ suggère en grec le bavardage des hommes (λαλαγή<sup>102</sup>, λαλεῖν, λάλος), celui d'animaux (λαλοῦσι μέν, φράζουσι δὲ οὐ : Plut., *Moral.* 909 a : „ils déversent des sons sans signification) qui sont dits „bavards“ (λάλαγες, désignation de grenouilles ou d'oiseaux chez Hésychius. λ 228, Latte). ou encore, les heurts des galets nommés λάλλα (Hsch., λ 241).

<sup>99</sup> Σίαλος est glosé, dans le lexique d'Hésychius, σ 560, Schmidt, par σιέλος, ἀφρός, πτύελος.

<sup>100</sup> Pour la notion de champ morpho-sémantique, on se reportera aux articles de P. Guiraud, *B. S. L.*, 52, 1956, p. 265—288; *B. S. L.*, 55, 1960, p. 135—154; *B. S. L.* 57, 1962, p. 107—125; et au chapitre V (p. 125—154) des *Structures étymologiques du lexique français*.

<sup>101</sup> Voir F. Skoda, *Le Redoublement expressif*, § 3.88 — § 3.90.

<sup>102</sup> J. L. Perpillou place les termes à redoublement λαλαγ- dans un groupe de formes „reposant sur la répétition d'une syllabe liquide“ („Verbes de sonorité“, § 41).



La base redoublée traduit aussi des cris (λαλάξαντες · βοήσαντες, Hsch. λ 236; λαλαγή · θόρυβος, κραυγή, Hsch. λ 230), et, d'une manière générale, des résonances (λαλῶν · φθεγγόμενος: Hsch. λ 245; ἀλλαι κόνις · ψηφώδης κόνις, Hsch. λ 233; λαλάγημα · τὸ ἀναφώνημα, τὸ ἥχημα: *Souda*, λ 74).

/la/ a reçu divers élargissements<sup>103</sup> comme le montrent des formes, apparemment disparates, qu'il convient maintenant de relier: *la* + *i*: λαίειν<sup>104</sup> · φθέγγεσθαι (Hsch. λ 125): „émettre des sons“; *la* + *i* + *d*: λαιδρός · λαμυρός · ἀναιδής... (Hsch. λ 124): „effronté, impudent“, acceptions péjoratives<sup>105</sup> de cet adjectif en -ρός dont le premier sens, non attesté, est „bavard“. Ce terme alexandrin (Callim. fr. 75, 4; 194, 82), considéré comme obscur<sup>106</sup>, puisqu'aucune des étymologies proposées<sup>107</sup> ne peut satisfaire, trouve ici une explication. Comparable pour le sens à ἀλῶς, il en est parent. Alors que ce dernier repose sur la base redoublée λα-λ-, λαιδρός s'est constitué sur le radical /la/, élargi par *i* et *d*, tout comme λαμυρός s'est formé sur le radical /la/, élargi par *m*, nous le verrons.

A ce champ en λαι- doit être intégrée la forme nominale λαίμω<sup>108</sup>. Le grec connaît deux λαίμω. L'adjectif λαίμω, ἥ, ὄν, dont le neutre pluriel, λαίμω, est employé adverbialement (Ménandre, fr. 106, Kock), est un synonyme de λαμυρός, comme le montre la glose d'Hésychius, λ 136: λαίμω · λαμυρά „avec effronterie“<sup>109</sup>. Il l'est donc aussi de l'adjectif λαιδρός et s'intègre au même champ morphosémantique. Le substantif masculin λαίμω (ὁ) est, à date ancienne, un nom de la gorge, du gosier. Chez Homère, il désigne une des parties du corps humain, les plus vulnérables<sup>110</sup> au combat (*Il.* 13, 387—388: ... βάλε δουρὶ / λαίμω ὑπ' ἀνθερεῶνα: „il le frappa de sa pique, à la gorge, sous le menton“; *Od.* 22, 15: κατὰ λαίμω... βάλεν ἰφῶ:

<sup>103</sup> Nous désignons ici par élargissement tout phonème, vocalique aussi bien que consonantique, qui s'ajoute au radical expressif pour fournir une structure plus ample.

<sup>104</sup> On évoquera la glose d'Hésychius, λ 89, Latte: λαίμεναι φθέγγεσθαι.

<sup>105</sup> Des bases expressives qui suggèrent en premier lieu des sonorités servent fréquemment à l'expression de défauts: jectance, vantardise, (κραυγή, πέπερος); sottise (βάβαξ · μάταιος, λάλος, φλύαρος, Hsch. β 9).

<sup>106</sup> P. Chantraine, *DE*, p. 613.

<sup>107</sup> H. Krahe („Die Sippe *laid-* (*laed-*) und *led-* im Illyrischen“, *Corolla linguistica — Festschrift Ferdinand Sommer*, Wiesbaden, 1955, p. 129—135) évoque des anthroponymes messapiens et illyriens, *Ledrus*, *Laidius*, Σκερδιλαιδης; il a rapproché le groupe de l'adjectif lit. *pa-laidas* „libre, effréné“ (déjà, in *IF*, 54, 1936, p. 109) et de lit. *lėidziu*: lâcher, laisser aller“ (i.e. \**leid-*). Cependant F. Solmsen („Zur Geschichte des Dativs in den indogermanischen Sprachen“, *KZ*, 44, 1911, p. 171) l'apparentait à λῆν: „vouloir“. Cf. aussi J. Pokorny, *IEW*, p. 665 et P. Chantraine, *DE*, p. 653, s.u. λῶ.

<sup>108</sup> F. Solmsen avait apparenté λαιδρός et λαίμω (article cité de *KZ*, 44, 1911, p. 171), mais en proposant un rapprochement bien différent et peu satisfaisant avec λιλαιόμαι et λῆν.

<sup>109</sup> La traduction „avec gloutonnerie“, proposée par P. Chantraine, *DE*, p. 613, pour le fragment de Ménandre (106, Kock), ne s'impose pas.

<sup>110</sup> On retrouve la même acception dans la tragédie (Euripide, *Phéniciennes*, 1091—1092): ξίφος/λαίμω διῆκε.

„il l'atteint au cou de sa flèche“), celle aussi par laquelle passent nourriture et boisson (II. 19, 209—210 : πρὶν δ' οὐ πῶς ἄν ἔμοιγε φίλον κατὰ λαίμῳ ἐλῆ/οὐ πόσις οὐδὲ βρῶσις ἐταίρου τεθνηῶτος „jusque là aucune nourriture, aucune boisson ne pourrait passer par ma gorge, mon ami étant mort“). Ce terme, usité seulement pour les hommes dans l'épopée archaïque<sup>111</sup>, a pu s'employer plus tard pour nommer la gorge des animaux (Euripide, *Suppliants*, 1201 ; Aristophane, *Oiseaux*, 1560). Il est ignoré de la prose attique, mais réemployé par la prose tardive. Λαίμῳ est, dans la langue médicale, un nom de la gorge : Τοῦ λαίμοῦ, ὕδωρ θερμὸν κατὰ τῆς κεφαλῆς καταχεῖν ἢ μὴ ψυχρὸς ἦ (Hippocrate, *Epidémies*, II, 6e section, § 6) : „pour la gorge, faire des affusions d'eau chaude sur la tête, s'il ne fait pas froid“. Dans le traité pseudo-hippocratique *du Coeur*, 2, il s'agit de la gorge d'un animal : ἐπειτα δὲ εἰ ἔτι πίνοντος ἀνατέμνοις τὸν λαίμῳ, εὐροις ἄν τοῦτον κεχρωσμένον τῷ ποτῶ : „si on lui coupait la gorge, on la trouverait colorée<sup>112</sup> par la boisson“. Galien, 15, 656 (*bis*) l'indique aussi comme lieu de passage de la boisson. Hétychius, λ 143, Latte, donne λαίμῳ comme un nom du larynx en le glosant par λάρυγξ, βρόγχος et φάρυγξ<sup>113</sup> et comme un nom du cou ou plutôt de la partie antérieure du cou (*ibid.*, glosé par τράχηλος) car τράχηλος, qui le définit, désigne en principe „la partie du corps qui tourne“ (113 bis), en l'occurrence le cou, mais plus souvent le devant du cou, puisque le mot s'oppose à ἀλγὴν „nuque“ et concurrence δέρι/δεῖρι „gorge“. Λαίμῳ, reconnu „expressif“ par P. Chantraine<sup>114</sup>, est cependant relégué parmi les mots sans étymologie, les hypothèses proposées<sup>115</sup> pour expliquer la forme étant inacceptables. E. Boisacq<sup>116</sup> avait déjà envisagé une origine onomatopéique pour ce nom grec de la gorge en le reliant à des bases traduisant des cris. Λαίμῳ est „celui qui résonne“ en émettant des sons différents comme le montre la différence de timbre et d'aperture des deux voyelles constituant la diphtongue αι.

<sup>111</sup> Selon Pollux, 2, 206, Bethe, c'est un synonyme homérique de στόμαχος „gosier, gorge“ : „Ὀμηρὸς μέντοι τὸν στόμαχον καὶ λαίμῳ...“

<sup>112</sup> Il s'agit d'eau teintée avec du bleu ou du minium.

<sup>113</sup> Les Grecs ont longtemps confondu ce que nous distinguons par *larynx* et *pharynx*. Φάρυγξ désigne souvent le *larynx*. Pseudo-Hippocr., *Du coeur*, 2 : „si la plus grande partie de la boisson va dans le ventre, . . . , il en va aussi dans le larynx (πίνει δὲ καὶ ἐς φάρυγγα).“

<sup>113</sup> bis Voir F. Letoublon et C. de Lamberterie, „La roue tourne“, *Rev. Phil.*, 106, 1980, p. 313.

<sup>114</sup> *DE*, p. 614.

<sup>115</sup> On se limitera à quelques rappels : E. Schwyzler, „Etymologisches und grammatisches“, *KZ*, 37, 1904, p. 150, suppose un \*λαίτμῳ > λαίμῳ, à côté de λαίτμῳ. F. Solmsen, article cité de *KZ*, 44, 1911, p. 171, l'apparente à λῆν „vouloir“ (c'était déjà le rapprochement proposé par Eustathe, *Commentaire à l'Iliade*, 1271,58). J. A. Huysman, „Ekliptik und Nord-Südbezeichnung im Indogermanischen“, *KZ*, 71, 1953—1954, p. 104, suppose une racine \*lei- liée à l'expression de l'*oblique* et rapproche lat. *obliquus*.

<sup>116</sup> *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, s.u., λαίμῳ.

/la-u/, variante de /la-i/, apparaît à l'initiale d'un autre nom de la gorge, λαυκανία, ion. λαυκανίη. Il s'agit, là encore, de la partie antérieure de la gorge. „C'est en cet endroit qu'on égorge les victimes. . . Les blessures y sont presque toujours immédiatement mortelles“<sup>117</sup>: φαίνεται δ' ἡ κληῖδες ἀπ' ὤμων αὐχέν' ἔχουσι/ λαυκανίην, ἵνα τε ψυχῆς ὤκιστος ἔλεθρος (Hom., *Il.* 22, 324—325): „Un point était visible, là où les clavicules séparent le cou des épaules, la gorge“<sup>118</sup>; c'est là que la vie trouve une fin rapide“. Rufus d'Ephèse, *Du nom des parties du corps*, 68, précise: Τὸ δὲ πρὸς ταῖς κλεισί κοῦλον, „Ομηρος μὲν καλεῖ λευκανίην, οἱ δὲ ἱατροὶ ἀντικάρδιον καὶ σφαγὴν: „Quant à la cavité qui se trouve entre les deux clavicules, Homère la nomme *leucanie*, mais les médecins la désignent par les mots *anticardion* et *lieu propre à égorger*“. Mais, à date ancienne, déjà, λαυκανίη désigne aussi l'intérieur de la gorge où passent nourriture et boisson (*Il.* 24, 641—652: νῦν δὲ καὶ σίτου πασάμην καὶ αἶθροπα οἶνον/λαυκανίης καθέηκα. . .: „Maintenant, j'ai pris quelque nourriture et laissé passer à travers ma gorge un vin couleur de feu“. Ces emplois anciens sont en tout point comparables à ceux de λαιμός qui présente la même dualité de sens (*Il.* 13, 388; *Od.* 22. 15; *Il.* 19, 209). Dans la *Souda*, λ 151, λαυκανίη est glosé par λαιμός. Hésychius, λ 413, Latte, utilise trois termes expressifs pour définir λαυκανία: τὸ ἀπρητημένον τοῦ γαργαραέωνος, λαιμός, φάρυγξ: Λαυκανίᾱ, ion. λαυκανίη, hellénistique et tardif λευκανίη<sup>119</sup> (Oppien. *Hal.* 1, 755; A. Rh. 2, 192) repose, comme λαιμός, sur une base expressive, ici *lau-* qui, elle-même élargie en /k/ → λαυκ- évoque les résonances du gosier interrompues par une occlusion sourde. Λαυκανίᾱ est donc, en premier lieu, un nom de la gorge, considérée comme une partie du corps émettrice de sons et, secondairement, le lieu de passage de la nourriture ou l'un des points vulnérables au combat. Les Grecs ont d'ailleurs employé le terme pour désigner d'une façon vague la partie antérieure du cou. Rufus d'Ephèse, *Du nom des parties du corps*, 48, montre que le terme peut nommer la partie haute ou la partie basse de l'avant du cou: τὸ δὲ ὑπὸ τὴν κάτω γνάθον σαρκῶδες, λαυκανίαν· οἱ δὲ ἀνθερεῶνα μὲν τοῦτο, λευκανίαν δὲ τὸ πρὸς τῇ κλειδί κοῦλον ὀνομάζουσιν: „La partie charnue qui s'étend sous la mâchoire inférieure est dite *leucanie*; d'autres nomment cette région *anthéron* et *leucanie* la cavité susclaviculaire“. Pollux, 2, 98, Bethe, présente aussi deux zones ainsi nommées, l'une ὑπὸ χεῖλεσιν „sous les mâchoires“, l'autre πρὸς ταῖς κλεισί „au-dessus des clavicules“. Λαυκανίη, qui semble dérivé d'un \*λαύκ-ανος<sup>120</sup> doit être rapproché

<sup>117</sup> Ch. Daremberg, „Etudes d'archéologie médicale sur Homère, *Revue archéologique*, 12, 1865, p. 252.

<sup>118</sup> P. Mazon dans son édition de *l'Iliade*, fait remarquer (n. 1, *ad loc.*) que „le point désigné est l'échancrure qui se marque à l'extrémité supérieure du sternum et que l'on appelle vulgairement la *fourchette*“.

<sup>119</sup> Λευκανίη peut résulter d'une altération phonétique (passage de αυ à ου: E. Schwyzer, *GG* I, 198), ou avoir subi l'influence analogique de l'adjectif λευκός (P. Chantraine, *DE*, p. 623).

<sup>120</sup> H. Frisk, *GEW*, II, p. 90; P. Chantraine, *DE*, p. 623.

d'un nom de la langue (à aspirée expressive) λαυράνη· γλῶσσα, Hsch. λ 429, organe jouant un grand rôle dans la phonation. Enfin, /lauk/ apparaît aussi dans λαυκή· φοβερά (Hsch. λ 415) „terrible“ c'est-à-dire „qui effraie“ par des sonorités effrayantes<sup>121</sup>. Le terme n'a pas d'étymologie<sup>122</sup>. Nous considérerons λαυκανία, au même titre que λαίμω<sup>123</sup>, comme une forme expressive qui présente la gorge comme une partie sonore du cou (τὸ μεταξὺ τῆς λαυκανίας καὶ αὐχένος ἡ γλῶσσε, ὥς φησι Κλέαρχος: schol. Plat., *Hipp. min.* 368 c, Greene, p. 179).

Elargi par ρ et suivi du suffixe grec à nasale expressive -υγξ<sup>124</sup>, λα- fournit le nom du *larynx*<sup>125</sup>. Le terme n'est pas homérique. Ses emplois chez les poètes attiques correspondent à ceux du λαίμω<sup>126</sup> homérique : partie vulnérable et lieu de passage de la nourriture ou de la boisson. Ces deux acceptions coexistent dans les vers 575 et 576 des *Grenouilles* d'Aristophane: 'Εγὼ δὲ τὸν λάρυγγ' ἂν ἐκτέμιοιμί σου / δρέπανον λαβοῦσ' ᾧ τὰς χόλικας κατέσπασας: „Et moi, je voudrais, avec une serpe, trancher ce gosier avec lequel tu as englouti mes tripes“. Naturalistes et médecins décrivent cette partie du corps. Elle est située à l'avant du cou (Arstt., *Hist. An.* 493 a 5—6 : Αὐχὴν δὲ τὸ μεταξὺ προσώπου καὶ θώρακος: καὶ τούτου τὸ μὲν πρόσθιον μέρος λάρυγξ: „Le cou est situé entre la face et le tronc. Sa portion antérieure est le *larynx*“), constitue un prolongement de la trachée-artère (Rufus d'Ephèse, *Du nom des parties du corps*, 67 : καὶ ἡ ὑπεροχὴ τοῦ βρόγχου, λάρυγξ: „la saillie que forme la trachée est le *larynx*“; Hippocr., *De la nature des os*, 1 : λάρυγξ ἐς πλεύμονα καὶ ἀρτηρίην: „*larynx* conduisant au poumon et à la trachée-artère“). Les Anciens ont souvent confondu λάρυγξ et φάρυγξ, Galien cependant distingue *larynx* et *pharynx*, le *larynx* étant défini comme βρόγχου κεφαλή (*De usu partium*, VII, 11): „La tête de la trachée“.

<sup>121</sup> Rappelons les noms expressifs de monstres féminins effrayants : Γοργώ (qui fait entendre de redoutables bruits de gorge) et la forme parallèle en nasale, Μορμώ. Nous en avons proposé une analyse dans *Le redoublement expressif*, § 3.61 et § 3.85.

<sup>122</sup> Le rapprochement avec lit. *pa-lai-kis* „fanon de vache“ (A. Fick, *BB*, 1, 332) ne tient pas, la forme lituanienne étant *pa-liaūkis* (cf. P. Chantraine, *DE*, p. 623).

<sup>123</sup> Eustathe, *Commentaire à l'Iliade*, 1271, 58, apparentait λαίμω<sup>124</sup> et λαυκανία, mais en supposant malencontreusement un lien étymologique avec λῶ.

<sup>124</sup> Le même suffixe s'observe dans φάρυγξ. Il est parallèle au suffixe -ιγξ qui apparaît dans les noms d'instruments de musique : σάλπιγξ „trompette“, σῦριγξ „syrinx“. Pour ce dernier terme, nous avons supposé une origine onomatopéique („Le syrinx dans le vocabulaire de l'anatomie en grec ancien“, *Mélanges Delebecque*, 1983, p. 382—384). La nasalisation est un procédé phono-expressif qui apparaît fréquemment dans les termes expressifs sonores. Nous avons dénombré cinq procédés phono-expressifs (*Le redoublement expressif*, § 9, 8 : gémiation consonantique, aspiration, présence de *b*, timbre *a*, nasalisation). L'alliance de deux d'entre eux s'observe fréquemment. On sera ici sensible au timbre *a* de la voyelle dans le radical et à la présence d'une nasale dans le suffixe.

<sup>125</sup> *Larynx* est conservé dans la langue médicale moderne : voir Fr. Cl. Werner, *Wortelemente lateinisch-griechischer Fachausdrücke in der biologischen Wissenschaften*, Halle, 1968, p. 238.

Λάρυγξ est le responsable de l'émission sonore: τὰ μὲν οὖν φωνήεντα, ἡ φωνὴ καὶ ὁ λάρυγξ ἀφίησιν, τὰ δ' ἄφωνα ἡ γλῶττα καὶ τὰ χεῖλη (Aristote, *Hist. Nat.* 535 a 32) : „Ainsi donc les voyelles sont émises par la voix et le *larynx*, les consonnes par la langue et les lèvres“ (trad. P. Louis). Aussi Galien conclut-il (*De usu partium*. XVI, 4) : ὁ λάρυγξ ἐστὶ τὸ πρῶτόν τε καὶ κυριώτατον ὄργανον φωνῆς. Les dérivés expriment des sonorités. La réunion, dans une séquence expressive, du verbe λαρυγγιόω et des formes nominales λαυκανίη et βραγχά est tout à fait remarquable (*A. P.* 11, 382, 2: καὶ περὶ λαυκανίην βραγχά λαρυγγιόν „et sa gorge émettait des sons rauques“. Λαρυγγίζω<sup>126</sup> évoque une voix forte (Démosthène, *Sur la Couronne*, 291; Athénée, 9, 383 f) et une affectation (*Souda*, λ 130 : λαρυγγίζειν τὸ πλατύνειν τὴν φωνὴν καὶ μὴ κατὰ φύσιν φθέγγεσθαι). On évoquera aussi λάρυνω, dit d'une colombe. Λάρυγξ est un terme expressif formé sur /lar/, alors que λαιμός l'est sur /lai/ et λαυκανία sur /lau + k/. Λάρυγξ constitue donc un parallèle morpho-sémantique de ces deux autres noms de la gorge. Λάρυγξ est attesté plus tard que φάρυγξ<sup>127</sup>. H. Güntert<sup>128</sup> en conclut que λάρυγξ s'est formé sur le modèle de φάρυγξ, tandis que R. Strömberg<sup>129</sup> suppose que λάρυγξ est issu d'une contamination de λαιμός et de φάρυγξ. Mais l'absence d'attestation de λάρυγξ dans la littérature archaïque ne prouve pas que le terme n'ait pas existé dans la langue. Il est plus prudent de considérer λάρυγξ et φάρυγξ comme deux formes parallèles sans chercher à déterminer la priorité réelle de l'une par rapport à l'autre. Λάρυγξ est le nom de la gorge *sonore*, du larynx, puis de la trachée-artère<sup>130</sup>. Ce terme anatomique a pu ainsi désigner la partie du corps qui en constitue le prolongement vers le bas<sup>131</sup> (désignation de la gorge puis de la trachée qui descend vers les poumons).

Le rapprochement que fournit l'étymologie populaire (*Etym. Magn.* 555, 16) avec λαλῶ semblerait fantaisiste si l'existence d'un champ expressif<sup>132</sup> en /la/ ne se trouvait mis au clair par l'existence d'un grand nombre de formes.

En évoquant aussi λαρυγγός glosé par ματαιολόγος (Hsch. λ 343) : „qui parle pour ne rien dire“, on est encore conduit à appréhender d'autres termes en /la-|.

<sup>126</sup> Le dérivé nominal λαρυγγισμός peut être employé pour les cris d'animaux (Plut., *Moral.* 2, 129 a : κοράκων λαρυγγισμός „croassement de corbeaux“).

<sup>127</sup> Voir plus loin, p. 54.

<sup>128</sup> *Ueber Reimwortbildungen im arischen und altgriechischen*, Heidelberg, 1914, p. 119.

<sup>129</sup> *Griechische Wortstudien*, Göteborg, 1944, p. 59.

<sup>130</sup> Cf. R. Strömberg, *op. cit.*, p. 61.

<sup>131</sup> De même στόμαχος „gorge“, gôsiôr“ fournit le sens tardif d'estomac, organe situé plus bas.

<sup>132</sup> La comparaison que fait E. Boisacq, *DE*, s.u. λάρυγξ, avec néerl. *slurpen*, all. *schlürpfen* „humer“, montre que l'auteur du *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* avait le sentiment d'une origine expressive pour ce terme mais n'avait pu insérer λάρυγξ dans le champ expressif convenable.

/lam/ : λαμυρός, adjectif à suffixe -υρο-<sup>133</sup> : „impudent“ (Xén., *Banquet*, 8, 24), défini dans *Etym. Magn.* 555, 35, par λάλος, στωμόλος, exprime l'abondance de sonorités, ici, le bavardage. C'est probablement sa première signification. Il a aussi le sens de *glouton*, ce qui ne surprend pas, les noms du *glouton* reposant volontiers sur des formes imitatives des bruits de la gorge. C'est le cas de slav. \*glŭtŭ „gosier“, russe *glot*, \*glŭtati „avalier“, lat. *gluttō*, a. fr. *glot*<sup>134</sup>. De plus, le nom du gosier λαμβός — dont la forme adjective λαμβός, ἡ, όν, est glosée par λαμυρός, ἀναιδής (Hsch. λ 124) — a pu conduire λαμυρός à prendre secondairement le sens de *glouton*<sup>135</sup>.

/la-k/ évoque des cris<sup>136</sup> : λακεῖν (aor.), λάσκω < \*λάκ-σκω, λακερύζω.

/la-p/<sup>137</sup> s'observe dans les termes exprimant vantardise (λαπιζειν γαυροῦται : Hsch. λ 315; λαπικτης καυχητής : Hsch. λ 317), ou mensonge (λαπιστής ψεύστης : *Souda*, λ 117).

/la-n/ est sensible dans λανίζει que le lexique d'Hésychius, λ 274, glose par βρέχει, terme expressif qui se trouve au cœur d'un ensemble morpho-sémantique [brekh] brakh [brankh] brokh] bronkh] brŭkh]<sup>138</sup>, dans lequel figure un autre nom de la gorge.

Βρόγχος, βρόχθος — Champ de la base expressive [brk(h)] à variations vocaliques.

On présente βρόγχος comme un nom de la trachée-artère, puis de la gorge. Nous supposons que βρόγχος désigne, comme son doublet sans nasale et à suffixe -θος<sup>139</sup>, βρόχθος, en premier lieu, la partie du corps sujette à la toux (βήξ, βηχός; dimin. βηχίον νόσος ἐν λάρυγγι : Hsch. β 588) et à l'enrouement (*AP*, 11, 382, 2 : καὶ περὶ λαυκανίην βραγχὰ λαρυγγίωον).

/bēk(h)/ traduit la toux (βήξ, βηχός). Avec introduction de la vibrante *r*, *brek(h)* imite la raucité de la toux et le râclage de la gorge. Hésychius, β 1117 définit βρήγμα (neutre en -μᾶ formé sur [brēk(h)] par ἀπόπτυσμα ἀπὸ θώρακος : „une expectoration de la poitrine“, en se référant à Hippocrate, *Maladies*, II, 47, et en terminant cette glose par l'équation βρήσσει· βήσσει. Avec voyelle /ā/ et nasalisation, [brankh] apparaît dans le nom de maladie βράγχος (Hippocr., *Des vents*, 10 : [„Si le mal se fixe sur les narines, il survient un coryza], ἦν δὲ ἐς τὰ στέρνα βράγχος καλέσται : „mais s'il atteint la poitrine,

<sup>133</sup> E. Schwyzer, *GG* I, 482 ; P. Chantraine, *Formation*, p. 231.

<sup>134</sup> Cf. Ernout-Meillet, *DE*, s.u. *gluttō*.

<sup>135</sup> Λαμία, monstre dévorant, est à mettre en rapport avec ce deuxième sens de λαμυρός.

<sup>136</sup> „La syllabe λακ- (alternant avec λᾱκ-...) a d'abord fourni plusieurs bases d'aoristes (λάκε, λέλακε) et de parfait (λέληκε) puis de futur (λακήσεται) et de présents diversement spécialisés : λάσκω 'dire en criant'..., λακάζω : 'pousser des cris' : J. L. Perpillou. „Verbes de sonorités“, § 19.

<sup>137</sup> Λαπ- peut aussi évoquer des bruits de langue et de bouche : λάπτω „avalier“ ; avec aspiration expressive, λαφ figure dans „dévorer“.

<sup>138</sup> Cf. I, p. 39—43.

<sup>139</sup> Ce suffixe s'observe dans des dénominations de parties du corps : ex. γνάθος : „mâchoire“ (cf. P. Chantraine, *DE*, p. 197, s.u. βρόξιαι).

on le nomme bronchite“. E. Littré traduit le terme par *rhume*, terme qui ne convient plus aujourd'hui, puisque nous appelons *rhume* la *rhinite*. Βράγχος évoque la toux rauque et parfois étouffante du malade atteint de bronchite<sup>140</sup>. Toux, enrrouement, expectoration sont présentés dans le lexique de Pollux, 2, 103, Bethe, comme des affections de l'intérieur de l'appareil buccal: ἀρωσθήματα δὲ τῶν ἐντὸς στόματος βῆξι καὶ λυγξὶ καὶ βράγχος καὶ βραγχᾶν. . . L'adjectif βραγχώδης caractérise une voix rendue rauque par l'enrouement (Pollux, 2, 117: φωνήν. . . βραγχώδη).

Sans nasale /brākh/ traduit des résonances<sup>141</sup>: βράχε· ἐψόφησε (Hsch. β 1170) ; βραχεῖν· ἡχῆσαι, ψοφῆσαι (Hsch. β 1171).

Avec un timbre vocalique différent et un allongement expressif de la voyelle, /brūkh/<sup>142</sup> évoque, dans le verbe βρύχω et le substantif correspondant βρυγμός, les gémissements rauques de la souffrance (Hippocr., *Des maladies des femmes*, 2, 120 : βρύχει καὶ πῦρ ἔχει, καὶ ὀδύνη ἐς τὸ ἐπίσειον, καὶ ἐς αἰδοῖα: „la femme gémit, a de la fièvre; une douleur atteint le pubis et les parties génitales“; *ibid.*, 2, 113: καὶ πῦρ ἔχει καὶ βρυγμός: „la femme a de la fièvre et gémit“; cette occurrence rappelle mot pour mot celle du premier livre des *Maladies des femmes*, 64: καὶ πῦρ ἔχει καὶ βρυγμός), C'est à tort que l'on a traduit βρύχω par „grincer des dents“ et βρυγμός „par grincement des dents“<sup>143</sup>. Il s'agit plutôt de cris plaintifs peut-être mêlés de râles. Ces formes doivent être rapprochées de βρῦχάομαι, „rugir, mugir“ (dit du lion, du taureau), et du parfait βέβρυχα qui n'est employé chez Homère que pour le gémissement du guerrier blessé (*Il.* 13, 393) et pour le bruit de la mer (*Il.* 17, 264). /Brūkh/ variante de /brēkh/ et /brā(n)kh/ imite des sons de gorge.

Avec timbre o — voyelle vélaire — et nasalisation, /bronkh/ apparaît dans βρόγχος, lieu d'émission de ces sons d'arrière-gorge. Puis le substantif a pu désigner la trachée-artère<sup>144</sup> qui débouche dans l'arrière-gorge et qui est impliquée dans l'émission de souffles, râles, toux (Rufus d'Ephèse, *Du nom des parties du corps*, 67: τραχήλου δὲ τὸ μὲν ἔμπροσθεν, βρόγχος καὶ τραχεῖα ἀρτηρία, διὰ οὗ ἀναπνέομεν καὶ ἡ ὑπεροχὴ τοῦ βρόγχου λάρυγξ: „la partie antérieure du cou est le *bronkhos* ou trachée-artère, canal à travers lequel nous respirons; la saillie que forme le *bronkhos* est le larynx“; et 159: τῆς δὲ τραχείας ἀρτηρίας ὅλος ὁ πόρος καλεῖται βρόγχος: „on nomme *bronkhos* tout le canal de la trachée-artère“). Ces noms de la gorge,

<sup>140</sup> Par *bronchite* nous désignons une maladie des bronches. Dans notre terminologie *bronche* ne désigne plus la gorge.

<sup>141</sup> Cf. J. L. Perpillou, „Verbes de sonorité“, § 18.

<sup>142</sup> Cf. I, p. 41—42.

<sup>143</sup> E. Littré a choisi cette traduction. P. Chantraine, *DE, s.u.* βρύχω et βρύχω, l'a retenue.

<sup>144</sup> Cf. Hippocrate, *Des lieux dans l'homme*, 14, 7 : τῶν ἀορτέων αἱ συνέχουσι τὸν πλεῦμονα καὶ τὸν βρόγχον „(par) les bronches qui unissent le poulmon et la trachée artère“ ; Pollux, 2, 202 : βρόγχον καὶ ἀρτηρίαν. C'est le diminutif βρόγχια (τὰ) qui, en grec, désigne les bronches.

βρόγχος, βρόχθος et, secondairement de la trachée (seul βρόγχος présente cette évolution sémantique) sont des termes expressifs<sup>145</sup>, chacun des phonèmes qui constituent le radical /bro(n)kh/ produisant des effets auxquels on ne peut demeurer insensible.

Γαργαρεών: „trachée-artère, luette“, γέργερρος: „trachée“ — Champ morpho-sémantique de /gar/ger/.

Ce sont encore des sonorités de gorge qui expliquent un autre nom de la trachée. Sur le radical /gar/ formé d'une association de consonne vélaire sonore, voyelle auverte *a* et liquide *r*, s'est constitué le verbe à redoublement γαργαρίζω (avec suffixe -ίζω): „se gargariser“. Le dérivé post-verbal γαργαρεών (δ) désigne le lieu des gargarismes (sens précis non attesté), mais s'est spécialisé comme dénomination de la luette (Hippocr. *Pronostic*, 23) ou de la trachée (Arstt., *Hist. An.* 492 b 11: [L'inspiration et l'expiration se font à partir de la poitrine"] κατὰ τὸν γαργαρεῶνα „le long de la trachée“. Avec un timbre différent, la forme thématique γέργερρος est glosée par βρόγχος: „trachée-artère“, dans le lexique d'Hésychius, γ 414. D'autres langues indo-européennes tirent des effets semblables de l'association consonne vélaire sonore et liquide *r* pour nommer la gorge: lat. *gurguliō*, v. h. all. *gurgula*, a. fr. *gargate*, port. *garganta*<sup>146</sup>.

Σφάραγος, ἀσφάραγος, ἀσπάραγος: „gorge, trachée“ — Champ morpho-sémantique de /spharag/sparg/.

Une autre association: sifflante, consonne aspirée, liquide *r*, voyelle *a*, vélaire sonore fournit une base extrêmement expressive σφαραγ- qui peut imiter, tout à la fois, sifflements, souffles, râles, bruits de gorge. Thématisée, elle fournit un autre nom de la gorge, de la trachée et, par extension, du cou, comme il ressort clairement de la glose d'Hésychius σ 2857: σφάραγος· βρόγχος, τράχηλος, λαϊμός, ψόφος: „trachée, cou, gorge, bruit inarticulé“. Ce terme, qui traduit un bruit — sens attesté par le dernier substantif d'Hésychius — et qui s'est spécialisé en divers emplois anatomiques, est inséparable des verbes σφαραγέομαι: „grésiller, crépiter“ (Hom., *Od.* 9, 390), „regorger, être gonflé“ (Hom., *Od.* 9, 440), σφαραγίζω: „faire siffler“ (Hés., *Th.* 706), mais aussi „tonner, troubler, résonner“ (Hsch. σ 2855 Schmidt: σφ(α)ραγίζει· βροντᾷ, ταραττει, ψορεῖ; et ε 6437, Latte: ἐσφαράγιζον· ἐδόνουν· μετὰ ψόφου ἤχουν). Comme second terme de composés traduisant des bruits, on rencontre -σφάραγος<sup>147</sup>. Sans aspiration, le grec σπαργάω peut impliquer le gonflement responsable d'une explosion, de craquements. On compare-

<sup>145</sup> Le terme d'*expressif* est timidement proposé par P. Chantraine, *DE*, p. 197, s.u. βρόγχος. Encore l'emploie-t-il pour caractériser le phénomène de nasalisation que H. Frisk, *GEW*, I, p. 270, renonçait à expliquer („mit unerklärter Nasalinifizierung“).

<sup>146</sup> Cf. Ernout-Meillet, *DE*, s.u. *gurguliō*; J. André, *Redoublement*, p. 22—23; F. Skoda, *Le redoublement expressif*, § 3.58.

<sup>147</sup> On citera ἐρισφάραγος „au grand fracas“, ἀνεμο-, βαρυ-, λιγυ-, etc.: cf. P. Chantraine, *DE*, p. 1075, s.u. σφάραγ(γ)ος.



ra<sup>148</sup> ces bases σφαραγ-/σπαργ- à de nombreux verbes sonores de l'indo-européen : skr. *sphūrjati* : „éclater“; lit. *sprag-ù, -ėti* : „exploser, craquer“; anglo-sax. *sprecan*, v. h. all. *sprehhan* : „parler“, avec une intéressante spécialisation.

Ἀσφάραγος constitue un doublet à prothèse de σφάραγος. Attesté à date ancienne, il désigne la trachée (Il. 22. 328: οὐδ' ἄρ' ἂπ' ἀσφάραγον μελίη τάμε χαλκοβάρεια, / ὅφρά τί μιν προτιείποι ἀμειβόμενος ἐπέεσσιν: „la lourde pique de bronze ne perça pas cependant la trachée; Hector put ainsi répondre et dire quelques mots“). Il a dû aussi désigner la gorge — sens du reste attesté tardivement dans la littérature (Quintus de Smyrne, 11, 82: . . . ἥ δ' ἀσφαράγοιο διὰ πρὸ/ἐσσυμένη ἀλεγεινὸν ἐς ἰνίον ἤλθε τένοντος: „La javeline, traversant la gorge, pénétre dans son essor, jusqu'aux nerfs du tendon cervical“ (trad. F. Vian) et dans les lexiques. Hésychius, α 7966, Latte, définit le terme non seulement par βρόγχος, mais aussi par φάρυγξ. La *Souda*, α 4297, fournit trois synonymes en glosant ἀσφάραγος par φάρυγξ, στόμαχος, λαιμός, Pollux, 2, 206, Bethe, donne aussi le mot comme un synonyme de βρόγχος en soulignant par un rappel homérique son rôle — du reste indubitable — dans la phonation: τὸν δὲ βρόγχον ἀσφάραγον καλῶν καὶ φωνῆς ὄντα πορεῖαν ἐπιστάμενος, ἄτμητον ἐπὶ Ἑκτορι τετήρηκεν.

La base σφαραγ- présente donc, en grec, une variante à prothèse: ἀσφαραγ-, une variante sans aspirée σπαραγ-<sup>149</sup> et, avec syncope, σπαργ-. On avait toujours refusé d'analyser σφάραγος et ἀσφάραγος comme des doublets. E. Boisacq<sup>150</sup> jugeait même peu satisfaisant du point de vue sémantique un rattachement à σφάραγος· ψοφός „bruit“, alors que c'est précisément ce premier qui conduit aux désignations de la gorge et de la trachée. P. Chantraine<sup>151</sup> a tenu à distinguer ἀσφάραγος, terme d'anatomie, et -σφάραγος, second membre de composé, en supposant que la glose d'Hésychius, σ 2857, Schmidt, était le fruit d'une contamination. Au contraire, la réunion dans une même glose de ψόφος, λαιμός, βρόγχος, substantifs utilisés pour définir σφάραγος, loin d'être condamnable, nous paraît constituer un argument supplémentaire en faveur d'une analyse unitaire pour les trois représentants (σφάραγος, ἀσφάραγος, ἀσπάραγος) d'une base polymorphe (a)sp(h)ar(a)g.

<sup>148</sup> Voir P. Chantraine, *DE*, p. 1075.

<sup>149</sup> La base σπαργ- présente elle-même une variante à prothèse, ἀσπαργ-. Elle fournit ἀσπάραγος : „asperge“, qui apparaît aussi sous la forme ἀσφάραγος, dite attique par Phrynichos, 89 (cf. P. Chantraine *DE*, p. 130 *s.u.* ἀσφάραγος2). La base expressive sonore (ἀ)-σπαρ(α)γ-/(ἀ)-σφαραγ- : „faire du bruit en éclatant“ peut impliquer le gonflement responsable du bruit, d'où le sens „se gonfler“, puis „pousser“ avec effacement du bruit. L'expressif sonore est devenu „une onomatopée sans bruit, visuelle“. Le nom de la jeune pousse, de la tige symbolise la croissance et désigne, par spécialisation, l'asperge (plante à tiges).

<sup>150</sup> *DE*, *s.u.* ἀσφάραγος.

<sup>151</sup> *DE*, p. 1075, *s.u.* σφάραγ(γ)ος.

Φάρυξ, φάρυγξ: „gorge, larynx, pharynx, trachée, („gorge“) → „précipice“ et les bases hypothétiques / (s)pharu(n)g/ (s)phara(n)g/, variantes des précédentes.

D' Ἀσφάραγος à φάρυγξ, il n'y a qu'un pas que nous aident à franchir, outre la ressemblance phonique, les gloses des lexicographes : ἀσφάραγος · φάρυγξ ἢ βρόγχος (Hsch. α 7966, Latte); ἀσφάραγον · φάρυγγα, στόμαχον, λαμβόν (Souda, α 4297). Ce terme ne se limite pas à désigner ce que nous appelons *pharynx*<sup>152</sup>, mais il figure parmi les nombreux noms de la gorge. Cette région, sujette à l'inflammation (Hippocrate, *Des affections internes*, 40 : πολλάκις δὲ καὶ φλεγμαίνει ὁ φάρυγξ: „souvent même la gorge s'enflamme“) est le siège de l'enrouement (*ibid.*, *supra* : ἐν τῇ φάρυγγι δοκέει ἐνέχσθαι, καὶ κέρχνει αὐτόν: „il lui semble qu'il a quelque chose dans la gorge et il est enroué“), aux râles (Hippocr., *Des maladies*, II, 26: καὶ ἐν τῇ φάρυγγι κάτω ῥέγχει: „la partie inférieure de la gorge est le siège d'un râle“), aux sifflements rauques (Hippocr., *Epidémies*, VII, 26: καὶ ἐν τῇ φάρυγγι τὰ πολλὰ κερχάλεα ὑπεσύριζεν · ἄσθμα αἰεὶ κατεῖχε καὶ πνεῦμα πυκνότερον : „presque constamment, il y avait dans la gorge un sifflement rauque; la dyspnée était continue, la respiration, accélérée“). Cette région, dite „sonore“ (φάρυγξ βομβεῦσα, AP. 11, 382, 15) fut longtemps confondue avec le *larynx*. Dans le traité hippocratique *Des chairs*, 18. la confusion entre λάρυγξ et φάρυγξ est totale: les deux mots sont commutables: „J'ai vu des gens qui, voulant se tuer, s'étaient coupé la gorge; ils vivent, il est vrai“, φθέγγονται δὲ οὐδὲν εἰ μὴ τις συλλάβῃ τὸν φάρυγγα: „mais ils ne parlent pas, à moins qu'on ne réunisse la plaie“. Cela prouve que l'air ne peut plus être attiré dans les cavités, le larynx étant coupé (διατεταμημένου τοῦ λάρυγγος). La synonymie, fréquente chez les Anciens, entre λάρυγξ et φάρυγξ, est soulignée dans la *Souda*, φ 117, s.u. φάρυγξ: φάρυγξ. . . σημαίνει πολλάκις τὸν λάρυγγα. Galien, toutefois, distinguait l'un de l'autre (*De usu partium*, VII, 11). Φάρυγξ a désigné le gosier comme passage de la nourriture. Homère présente cet emploi en ι 373, avec la forme de génitif φάρυγος qui suppose un nominatif archaïque φάρυξ. Il a été considéré comme source de la voix (Hippocr., *Des chairs*, 18). Le dérivé φαρυγγίζω, parallèle à λαρυγγίζω, signifie d'ailleurs „crier à tue-tête“ (Pollux, 2, 207; 4, 114). Chez les médecins tardifs, φάρυγξ a aussi désigné la trachée artère<sup>153</sup>. Ainsi, le composé φαρυγγοτομία signifie „ouverture de la trachée“ Φάρυγξ<sup>154</sup> a dû être, à

<sup>152</sup> Voir F. Cl. Werner, *Wortelemente*, p. 343.

<sup>153</sup> Ce sens était cependant exclu du passage de l'*Odyssée*, ι 373, comme le souligne Rufus d'Ephèse, *Du nom des parties du corps*, 56 : „Le *pharynx* (φάρυγξ) ou *pharygéthron* (φάρυγεθρον) est tout l'espace libre servant à la déglutition. Aussi Homère a-t-il dit : „Du vin et des débris humains s'échappaient de son gosier“. Ce n'est pas en effet de la trachée-artère et des poumons que le Cyclope vomissait la nourriture et la boisson ; c'eût été dire une chose singulièrement inouïe et absurde“

<sup>154</sup> Au pluriel, φάρυγγες est un nom de maladies de la gorge (Hippocr., *Aphorismes*, 3, 5).

l'origine, un des noms de l'arrière-gorge avant, d'être employé pour nommer ce que nous appelons *pharynx* et *larynx*; il a dû ensuite se spécialiser au sens de trachée<sup>155</sup>.

Cette dénomination du gosier émetteur de sons (voix, enrrouements, râles, souffles. . .) peut reposer sur une base expressive */pharug-/* proche du */sphar-ag/*<sup>156</sup> de *σφάραγος/ἄσφάραγος*. En grec, *φάρυγξ* ne peut être séparé de *φάραγξ* „ravin“<sup>157</sup>, terme pour lequel on pose une racine *\*bher-* : „creuser, percer“<sup>158</sup>. Pourtant, nous proposerons d'intégrer ce nom de gorge „bruyante“ *φάρυξ*, avec la forme plus récente *φάρυγξ*<sup>159</sup>, le dérivé *φάρυγεθρον*, le doublet métaphorique *φάραγξ*, au champ morpho-sémantique dont le noyau est (s)*pharag/(s)pharug*. Des formes. *\*\*σφάρυξ*, *\*\*σφάρυγξ*, *\*\*σφάραγξ*, théoriquement possibles, auraient pu „faire écho“ à *σφάραγος*. Mais la rencontre des sèmes (profond, creux) communs aux noms de la gorge et du ravin et de ceux (couper, creuser) qu'apportent des termes, originellement distincts *φάρος*, *φάρσος*, *φάρσαι* (: *\*bher-*) a pu favoriser la perte de l'élément sifflant initial dans cette désignation d'une partie du corps pourtant apte à émettre des sifflements (Hippocr., *Epid.* VII, 26 : ὑπεσύριζεν).

Ainsi les dénominations de la gorge, du larynx, du pharynx et de la trachée sont plus redevables au symbolisme sonore qu'à la nomination scientifique.

La présence de la voyelle *a* dans huit de ces noms ne peut passer inaperçue: elle suscite l'image de la gorge déployée. On sera sensible aussi au parallélisme entre le champ expressif en */la/* et le champ en */ba/* imitatif du balbutiement. On remarquera d'ailleurs que les élargissements de */la/* : */li/*, */lu/*, */lr/*, sont perceptibles dans les représentants de */ba/* : */ba-r/* dans *βάρ-βαρ-ος* : „bègue“ : */ba-u/* dans *βαυβάω* „bercer“ < *\*baubaw-ō* : */ba-i-/* dans *βαῖβυξ*, nom du pélican.

L'o, voyelle d'articulation vélaire<sup>160</sup>, représente bien des bruits de gorge (*βρόγχος*, *βροχθός*). La voyelle *υ* (*λάρυγξ*, *φάρυξ*,

<sup>155</sup> Cette évolution sémantique est schématisée par R. Strömberg, *Griechische Wortstudien*, p. 60.

<sup>156</sup> La base *-spharag-* présente un élément initial */s-/* „procédé expressif, volontiers associé à l'emploi de sourdes aspirées : M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, § 23.

<sup>157</sup> J. Taillardat, in P. Chantraine, *DE*, p. 1180, s.u. *φάρυξ* rappelle le type connu de métaphore : lat. *fauces*, all. *Schlund*, serbe *gřlo* : „tous mots qui, comme le français *gorge*, se disent de la gorge humaine, puis de la gorge d'une montagne“. L'emploi d'un nom de partie du corps en géographie n'est pas rare. On rappellera encore gr. *δέρη* „devant du cou, gorge“, utilisé pour désigner la combe (cf. H. van Effenterre, *Rev. Et. Anc.* 44, 1942, p. 47—52).

<sup>158</sup> C'est ainsi qu'on explique *φάρος* (τδ) : „labour“, *φάρσος* (τδ) : „pièce découpée“, *φάρσαι* : „fendre“ : cf. J. Taillardat, in P. Chantraine, *DE* s.u.

<sup>159</sup> La forme *φάρυγξ* gagne en expressivité par la nasalisation. *Φάρυγξ* constitue donc une variante expressive de *φάρυξ*. L'influence de *λάρυγξ* est possible. „Au Ve siècle apparaît *φάρυγγ-* vraisemblablement d'après *λάρυγγ-*“, fait remarquer J. Taillardat, article cité du *DE*.

<sup>160</sup> Cf. J. L. Perpillou, art. cit., p. 237, § 6.

φάρυγξ, φάρυγεθρον), prononcée [u] n'était pas très éloignée de la vélaire [o]; prononcée [ü], elle offre un timbre qui s'observe fréquemment dans les formes expressives<sup>161</sup>.

Le fréquent recours aux liquides caractérise des termes qui illustrent tantôt la fluidité de la parole (/l/), tantôt les râles, râclements, ronflements, grondements (/r/). La consonne sourde aspirée /ph/, marque généralement expressive dans les vocables grecs, y est d'autant plus ressentie qu'elle illustre bien la réalité des souffles ou de la suffocation de la toux. La nasale expressive de βρόγχος, λάρυγξ, φάρυγξ est „gutturale“. De telles formations, „souvent instantanées et situées au niveau de la parole“<sup>162</sup>, se sont cependant, pour beaucoup, perpétuées dans la langue médicale, courante ou spécialisée, dans la Grèce ancienne. La terminologie moderne en a sauvegardé quelques-unes, avec des précisions ou des modifications de sens. La distinction entre *larynx* et *pharynx* est maintenant claire. Le singulier *bronche* encore usité par E. Littré au sens d'arrière-gorge ou de trachée a cédé la place au pluriel *bronches* qui intéresse désormais le pneumologue plus que le laryngologue.

*Received 7. III 1985.*

<sup>161</sup> „La voyelle υ est donc ambivalente : historiquement, elle est issue d'un /u/, synchroniquement elle est en attique un /ü/, et à ce double titre apparaît dans des séries expressives“ : J. L. Perpillou, „Verbes de sonorités“, § 42.

<sup>162</sup> Nous appliquerons à ces dénominations anatomiques cette formule par laquelle J. L. Perpillou définit les verbes de sonorité à vocalisme expressif en grec ancien (art. cit., p. 273, § 45).